Quinzième lettre

Ce n’était pas une petite entreprise, Monsieur, que de me mettre en route dans le triste état où j’étais et il ne fallut rien moins que l’obéissance pour m’y déterminer. Lorsque je considérais mon excessive faiblesse qui ne me permettait pas même de faire un seul pas, les douleurs que j’éprouvais dans le corps au moindre mouvement, je frissonais à la seule idée d’avoir 75 lieues d’Allemagne à faire en poste. Mais enfin il fallut bien s’y résoudre. Le moment du départ arrivé, on me porta dans une des chambres de l’hospice où se trouvaient réunies presque toutes les personnes qui s’étaient intéressées à moi et m’avaient rendu service pendant tout le tems de ma maladie. Elles ne pouvaient s’empêcher d’être attendries en me voyant sur le point de partir dans un si pitoyable état et conjuraient le R.P. de me laisser encore quelque tems, s’offrant de me faire conduire avec les autres à leurs frais lorsque je serais [76] entièrement rétabli. Le R.P. inflexible dans sa résolution, pressait le moment de notre départ et volontiers qu’il eut trouvé long ~~le peu de tems~~ celui que je mis à essayer de manger une petite souppe que l’on me présenta et dont je pris à peine quelques cuillerées. Je ne pus moi-même retenir mes larmes en faisant mes adieux et en témoignant ma reconnaissance à ceux et celles qui me témoignaient tant de sensibilité et après m’avoir comblé de tant de bontés. Bientôt deux hommes me prirent et me placèrent dans la voiture et le R.P. abbé y étant monté lui-même avec son compagnon de voyage, (C’était un prêtre français nommé Bida que le R.P. s’était attaché presque. Sachant l’allemand il lui servait de truchement dans les auberges et dans les monastères. Cet homme extrêmement intriguant avait su capter la confiance du R.P. qu’il l’employait dans toutes ses entreprises et que souvent même il le faisait porteur de ses intentions et de ses ordres aux religieux. S’il s’en fut tenu là on l’eut peut-être supporté avec patience, mais il en vint au point de vouloir gouverner et parler en maître.à la communauté. On fit de vives représentations au R.P. qui ne furent pas beaucoup écoutées, jusqu’à ce qu’ayant reconnu par lui-même que cet homme n’était qu’un intriguant qui le trompait du matin au soir, il s’en débarassa mais ce ne fut pas sans qu’il lui en coûta quelque louis. Pendant notre voyage il voulut raisoner devant moi spiritualité avec le R.P., impatient de s’entendre débiter à tort et à travers toutes sortes de principes qu’il ne comprenait pas lui-même. Je pris la parole et en peu de mots je le forçai au silence, ce qui parrut faire une certaine impression au R.P. qui affectait de rester neutre dans la dispute et qui cependant finit par se ranger de mon côté.) je me vis enlevé, contre toute probabilité, à un lieu que je croyais bien devoir être celui de ma sépulture et le terme de toutes mes misères. Mais Dieu me réservait encore pour d’autres traveaux.

Je ne m’arrêterai pas ici, Monsieur, à vous faire le détail de tout ce que j’ai eu à souffrir des secousses de la voiture. Le postillon ne ralenti pas le pas pour moi. On ne lui donna pas non plus l’ordre de choisir les chemins les plus doux. À chaque cahots il me semblait que l’on m’enfonçait un couteau dans le côté. Je poussais un cri malgré moi. Les larmes même me venaient souvent aux yeux. Le R.P. en parrut d’abord un peu inquiet, mais voyant après tout que tout se bornait à de la douleur, il n’y fit plus d’attention et me laissa crier. Sa conduite à mon égard était bien foncièrement imprudente et cependant, sans le savoir, il prenait pour me guérir un moyen que la médecine prescrit tous les jours en pareil car, car il est hors de doute que j’étais attaqué d’une vomique et que les secousses réitérées de la voiture pouvaient très bien en hâter et en favoriser la rupture ~~de la vomique~~. Quoi qu’il en soit, il est certain qu’avant la fin du jour les douleurs devinrent plus supportables, le suc purulent, à ce qu’il parraît, s’étendit, la matière se trouvant moins à l’étroit, agit avec moins de force sur les parties environantes et les sensations devinrent moins vives. Le R.P. voyant que je ne criais plus, me dit en badinant : « Hé bien ! vous n’êtes pas encore mort ? » - « Non; lui di-je, et qui plus est, je ne crois pas que je meure encore pour cette fois-ci, car il me semble que je puis dire comme Saul : “*Tota anima mea in me est*”[[1]](#footnote-1) à la faiblesse près. » À la première auberge où nous descendîmes vers le milieu de la journée, on m’étendit sur le plancher, ayant sous ma tête pour oreiller le porte-manteau du R.P. Lorsque je fus déposé, il me demanda [77] si ne j’avais besoin de rien. J’abhorrais toute nourriture et je lui dis que je prendrais volontiers un petit bouillon gras. J’ignore pour quelle raison il ne me fut pas accordé. J’aime me persuader qu’il n’y en avait pas ou peut-être était-ce un jour maigre mais je n’y regardais pas de si près. Quoique nous voyageassions en poste et qu’en conséquence nous eussions toujours dû suivre la grande route, cependant le R.P. qui visait toujours à l’économie nous faisait prendre souvent des détours pour aller loger dans des abbayes ou autres communautés religieuses. Alors il laissait la poste qu’il faisait remplacer par les chevaux du monastère dont il se servait pour se faire conduire gratis à une ou deux postes plus loin. (La manière dont il s’y prenais pour obtenir ces relais était souvent des plus originale. Je n’oublierai jamais qu’un jour nous arrivâmes près d’un monastère de femmes. Il ne voulut point descendre de voiture mais ayant fait sonner à la porte et déclaré qu’il était abbé de La Trappe, il fit demander la supérieure. La première chose qu’il lui dit fut: « Madame avez-vous des chevaux pour nous conduire après dîner à tel endroit ? Si vous en avez, nous descendrons chez vous et vous voudrez bien nous donner à dîner. Si vous n’en avez pas, nous allons passer et relayer à la poste. » La réponse de cette bonne fille à une pareille proposition était toute simple. Elle devait lui dire que puisqu’il avait bien moyen de voyager en poste, il n’était pas nécessaire de lui faire la charité en lui donnant des chevaux, qu’il pouvait continuer sa route. Mais non, après plusieurs difficultés, vaincues je crois par la curiosité de savoir ce que c’était que cet abbé de La Trappe, elle se laissa gagner et promit des chevaux avec lesquels le R.P. ne se contenta pas de finir sa journée mais qu’il employa encore une partie de la suivante. Nous eûmes encore à dîner par dessus le marché et les bonnes religieuses (inform)ées de mon état m’accablèrent de bonbons, etc…) Je ne redoutais rien tant que les couchées. J’aurais toujours voulu rester dans la voiture parce que toutes les fois qu’il fallait me remuer, c’était pour moi un véritable supplice et puis il n’y avait rien de plus ennuyant. On me portait dans une chambre où je restais seul avec le frère convers qui me gardait jusqu’à ce qu’il plut au R.P. de partir. À peine venait-il me visiter une fois pendant la journée entière car il nous est arrivé de séjourner. Jamais voyage ne me parru plus long et ne m’a été plus pénible que celui-ci. Mais enfin il se termina comme tous les autres et le R.P. me rendit dans une grande et vaste abbaye d’Allemagne dont l’abbé est souverain, située au milieu des bois, que j’ai entendu nommer Caizerceur où grand nombre de nos frères se trouvaient déjà réunis pour être logés dans de grands et beaux appartements. Ils n’en étaient pas mieux pour cela. Comme on les voyait avec peine dans la maison, on ne leur donnait pour vivre que ce qui était indispensablement nécessaire pour ne pas mourir. Le pain d’ailleurs y était mauvais. Mais après tout on n’avait pas droit de se plaindre. Rien ne nous était dû. Quel droit avions-nous pour mettre les gens à contribution pendant des semaines entières ? On eut peut-être pu obtenir un meilleur traitement par la résignation et la patience mais les mécontentements que l’on témoignait, les murmures auxquels on se laissait aller ne faisaient qu’irriter d’avantage. Il sied bien mal en effet à des pauvres de se plaindre lorsqu’on leur donne ce qu’on pourrait leur refuser sans injustice.[78] Cette boutique ne m’offrit pas une belle perspective pour mon rétablissement mais le Bon Dieu su y pourvoir. Lorsque mes frères me virent arriver dans le pitoyable état où j’étais réduit, ils me regardèrent tous comme perdu. On m’étendit par terre sur une paillasse. Le religieux qui faisait les fonctions de supérieur (Le Père Louis de Gonzague, hermite de la forêt de Sénard près Paris, ce parfait religieux m’a toujours singulièrement édifié par son désintéressement et sa charité et surtout par son attention à soulager les malades. Il était extrêmement mortifié et économe. Quoiqu’il ne fut pas prêtre, tout le monde le respectait et lui obéissait à cause de ses vertus. Il a été dans cette circonstance très utile en tenant les religieux dans la soumission et l’obéissance.) mit en œuvre toutes les ressources de la plus tendre et de la plus ardente charité pour mon soulagement. Il se privait de tout pour moi, etc. En deux ou trois jours je me vis capable de me lever et de me traîner dans les appartements pour y visiter plusieurs de nos frères qui étaient malades et dont la maladie embarrassait fort le médecin. (La maladie dont était attaqués ces religieux était une salivation excessive avec ulcération de la langue et des gencives. Le médecin ne soupçonnant point l’usage du mercure chez des religieux trappistes, n’avait pas même ausé en faire la question et était très embarrassé. J’arrivai et je lui dis que je pariais que ces bons frères ayant voulu se délivrer de la vermine, s’étaient servi d’onguent gris. Nous en vînmes à la vérification et nous trouvâmes que pour être plus tôt quittes, ils avaient mis 4 fois plus de mercure qu’il ne fallait dans l’onguent et qu’ils en avaient usé sans règle et sans discrétion. Le mal connu, nous y apportâmes bientôt le remède.) Cette petite occupation me donnant de la distraction, il parrut un mieux sensible dans ma situation, mais il ne fut pas de longue durée. Un matin que l’on m’avait porté à l’église pour y communier, je faillis y expirer dans une défaillance considérable accompagnée d’une sueur froide de tout le corps. Heureusement, j’avais reçu la sainte communion. On me rapporta à la chambre et le reste de la journée se passa entre la vie et la mort. Cependant vers le milieu de la nuit, il me prit une quinte de toux dans laquelle je rendis plein un crachoir de matières purulentes mêlées de sang. Après cette évacuation, je m’endormis, ce qui ne m’était pas arrivé depuis longtems et à mon réveil je me trouvai notablement soulagé. L’expectoration continua ainsi plusieurs jours. Une petite fièvre, le dévoiement vinrent se mettre de la partie et pour le coup je crus bien que je n’en reviendrais pas. Le médecin étant venu selon sa coutume pour visiter nos malades, s’approcha de moi et me dit que je devais songer à faire quelque chose, qu’à la vérité ma situation était critique mais que si l’on aidait la nature qui parraissait forte chez moi, il ne la croyait pas sans ressources. Je lui répondis que je n’y attendais pas grand-chose, que cependant j’étais prêt à faire ce qu’il m’indiquerait. Il me prescrivit une potion à prendre par cuillerée composée de kinkina et une poudre de vulnéraire. À ces remèdes il joignit une ordonnance qu’il fit au cuisiner des [79] religieux de la maison de m’envoyer tous les jours : une souppe grasse au riz ou au grueau d’orge, une portion de viande rôtie, un morceau de pain blanc et une bouteille de bière. Ce petit régime tenu pendant 15 jours suffit seul pour me remettre. La fièvre se coupa, le dévoiement s’arrêta. Je repris de la chair et en moins de 8 jours je me vis en état de dire la messe et d’aller et venir facilement à l’aide d’un bâton.

*Interim.* Il arrivait chaques jours quelques de nos frères soit en bande soit séparément et nous trouvant tous bientôt réunis, nous étions sur le point de notre départ, au grand contentement de la maison qui nous donnait l’hospitalité, à qui nous devenions chaque jour un fardeau de plus en plus insupportable. Ce fut pour nous y disposer qu’arriva le R.P. abbé. Il divisa tout son monde en deux bandes et comme il avait reçu de l’argent, probablement de La Valsainte pour les effets que l’on avait vendu, et qu’il ne devait pas venir avec nous mais qu’il tournait ses pas vers la Bavière où était la plus grande partie de ses religieuses qu’il voulait rassembler et réunir avec nous. Il divisa aussi cet argent et donna à chaque chef de bande cent louis avec ordre de n’y toucher que dans la plus urgente nécessité. Hors ce cas, de dire partout que l’on n’avait rien et faire en sorte de vivre partout aux dépens du publiq. Cela fait et les jours de nos départs respectifs étant statués, il disparut pour aller lui-même à sa destination. J’aurais bien désiré pendant tout ce voyage pouvoir accompagner cet homme ~~partout~~, en supposant qu’il m’~~aurait~~ eut mis dans la confidence de tous ses projets et du but de toutes ses démarches. J’aurais certainement aujourd’huy des mémoires très curieux et très intéressans car je ne crois pas qu’il y ait eu de général d’armée qui ait employé plus d’adresse et d’industrie, qui ait fait jouer plus de ressorts pour conduire et faire subsister ses troupes que le R.P. abbé pour l’entretien de sa communauté qui composée de plus de deux cent personnes ~~voyagait pourtant aux frais du publiq~~ n’a, pendant près de trois ans, eu d’autres ressources que son industrie à solliciter les secours du publiq. [80] Au moins s’il avait lui-même écrit quelque chose et que l’on eut l’espérance de trouver après lui ne fut-ce qu’un journal abrégé de toutes les démarches et de ses entreprises, avec un état exact de toutes les ressources que la Providence lui a fait trouver dans la charité des fidèles et de l’emploi qu’il en a fait, on pourrait espérer de pouvoir par la suite travailler à sa vie ~~qui, quoique~~ qui bien différente des autres réformateurs de son genre, n’offrirait pas un tableau moins intéressant, quoique pas tout à fait aussi édifiant quand aux détails de la vie monastique. car au vrai, et c’est une justice que l’on doit rendre à dom Augustin de l’Étrange, que tout ce qu’il a fait et entrepris n’a eu d’autre principe que le désir de procurer la gloire de Dieu. Il a pu se tromper dans les moyens qu’il a pris pour y parvenir, mais son but a toujours été pur et désintéressé. Le peu d’ordre qu’il met ordinairement dans toutes ses affaires ne nous laisse absolument rien à espérer après lui. L’impossibilité où on sera de receuillir tout ce que sa vie ~~a~~ aura pu offrir d’intéressant, empêchera d’en entreprendre le travail et après s’être donné beaucoup de fatigues et avoir fait beaucoup de bruit dans le monde pour des entreprises qui auront presque toutes échouées, il sera vrai de dire de lui ce que dit le prophète : *Periit memoria illius cum sonitu*[[2]](#footnote-2).

Pardonnez-moi, Monsieur, cette petite digression, quoique je me soits interdit les longues réflexions qui conviennent si peu à celui ~~ne veut être que~~ qui ne veut être qu’historien. Cependant j’ai cru que celles-ci s’étant présentées toutes naturellement, ne vous déplairaient pas. Elles m’ont d’ailleurs servies pour remplir à peu près la tâche que je me suis imposé dans mes lettres, ne voulant point commencer dans celle-ci à vous entretenir du nouveau voyage que nous allons entreprendre et dont je me propose de faire la matière de la lettre suivante. Croyez-moi toujours, etc…

Seizième lettre

[81] J’aurais bien désiré, Monsieur, loger quelques jours de plus à cette auberge qui, toute mauvaise qu’elle était pour les autres, grâces aux soins de la divine Providence, par l’entremise du médecin était asser bonne pour moi. Encore quinze jours du même régime, je crois que je me serais rétabli parfaitement. Mais j’étais attaché à un char qu’il fallait suivre et l’incident d’une petite santé comme la mienne n’était point dans le cas de ralentir sa course. Déjà la première bande nous avait devancé de quelques jours pour aller à Pass~~eau~~aw attendre l’arrivée du R.P. abbé et c’était aussi dans cette ville que nous avions ordre de nous rendre. Nous partîmes donc le 1er jour de mai pour descendre vers les rives du Danube où nous devions nous embarquer. Après trois ou quatre heures de marche dans une voiture, car je n’eus pas été en état de faire un quart d’heure à pied, nous traversâmes une petite ville dont le nom m’est inconnu, au bas de laquelle coule le fleuve, qui dans cet endroit n’est pas fort considérable. C’était là le lieu destiné pour l’embarquement. Vous croyez sans doute que pour un départ projeté depuis si longtems l’on s’était pourvu d’avance, que si nous n’avons pas quelque galliot un peu commode, l’on aura au moins fait disposer d’avance un bateau plat où les voyageurs pussent être à la brie des ardeurs du soleil qui était déjà très vif et des injures de la saison. Mais vous vous trompez, ce n’est pas ainsi que l’on agit quand l’on se confie uniquement dans le Providence. La première chose que fit le cellérier en arrivant fut de s’informer s’il y avait quelqu~~es~~ un de ces bateaux qui portent du sel et qui s’en retournent ordinairement à vide. Heureusement, il s’en rencontra un. Il fallut ensuite faire marché avec le patron qui disputa longtems avant de s’accorder et pendant tout ce tems nous attendions avec patience dans un mauvais cabaret. Enfin l’accord étant fait que moyennant telle somme et une petite cabane que l’on bâtirait à la hâte dans un coin du bateau pour les infirmes, nous serions rendus sans répondre des accidens dans la ville de Passaw. Nous nous embarquâmes au nombre au moins de 25 à 30. Je me nichai dans une cabanne qui était ouverte de toutes parts avec un vieillard infirme et le reste de la communauté prit place sur des bancs que l’on avait pratiqué sans beaucoup de façon tout autour de la gondole, n’ayant en cas de mauvais temps d’autre abri que le ciel, mais à brebis tondues Dieu mesure le vent. Il fit fort beau pendant tout le voyage et nous eûmes plus à souffrir de la chaleur que de la pluie.

[82] Tout notre approvisionnement consistait en une pièce de fromage pourri que l’on avait réservé avec soin pour les cas de nécessité, quelques miches de pain grossier qui nous furent donné par le monastère que nous quittions et de l’eau du fleuve à boire non à discrétion, mais aux heures de repas seulement. Un peu de pain blanc et quelques œufs durs étaient toute la ressource des infirmes qui pouvaient, en guise de tisanne hors des repas participer plus librement au soulagement que la nature leur offrait en abondance. (Pour moi, je m’étais muni d’une bouteille et chaque fois que l’on mettait pied à terre, je priais le supérieur de me la faire remplir de bière. Ce petit soulagement m’a valu plus que les plus puissants remèdes.) Comme nous descendions et que le Danube, sans être impétueux, ne laisse pas cependant que d’avoir un cours assez rapide, nous n’avions besoin d’autre manœuvre que de la tenue du gouvernail, en nous laissant entraîner par le courant. Le vent contraire vint cependant quelques fois ralentir notre course et nous força longtems à louvoyer, même à nous arrêter. Mais bon ou mauvais vent, nous nous arrêtions tous les soirs et toujours dans quelque ville ou village à la proximité du rivage, pour que les voyageurs pussent trouver à passer la nuit commodément et se ravitailler, et en cela nous eûmes grandement lieu d’admirer les soins de la divine Providence à notre égard. Comme j’ai ignoré les noms de presque tous les lieux par où nous avons passé, j’ai aussi perdu de vue beaucoup de petites aventures qui pourraient ici trouver leur place. Mais la mémoire ne me fournissant les choses que confusément, je me contenterai, Monsieur, de vous raconter quelques unes des anecdotes les plus remarquables qui cependant n’auront peut-être pas pour vous le même intérêt que pour ceux qu’elles concernaient personnellement.

Un soir que le vent contraire nous avait singulièrement retardés et empêché d’arriver où nous nous étions proposés, nous fûmes obligés d’arrêter ~~sur le soir~~ vis-à-vis un village distant de plus d’un quart d’heure de la rive. Il n’y avait pas à choisir ou d’y aller demander l’hospitalité ou de rester dans notre bateau. L’endroit parraissait fort pauvre et ne nous prommettait pas fortune. Le supérieur cependant ne laissa pas d’y députer deux des plus raisonnables pour aller reconnaître les lieux et se recommander à la charité des habitants. Ils s’addressent d’abord au curé à qui ils exposèrent notre situation. Le curé fut trouver le maire ou sindic de la paroisse, celui-ci fit aussitôt battre la caisse et assembler les principaux du lieu. Il proposa de nous recevoir chez eux, chacun au prorata de leurs familles. En un instant tous les logements furent marqués. Celui-ci en prit un, l’autre en voulut avoir deux, un autre quatre, etc… et ils finirent par se disputer entre eux à qui aurait [83] l’avantage de nous loger. On vint rendre cette agréable nouvelle à notre supérieur qui fit débarquer tout son monde, se mit à leur tête et vint au village où on lui fit la meilleure réception, surtout lorsque les femmes virent les enfants. C’était à qui pourrait en avoir. Il ne resta personne au bateau que le bon viellard infirme et moi pour avoir soin de lui, car à l’aide de mon bâton j’eus encore pu me traîner jusqu’au village. On peut juger l’agréable acceuil que les bonnes gens firent sans façon à leurs hôtes qu’ils regardaient dans leur simplicité comme des envoyés de Dieu. Le lait, la crème, le beurre, le fromage, les œufs, rien ne leur fut épargné. On s’empressa de nous apporter au bateau tout ce dont nous avions besoin et peu contents d’avoir pourvu aux nécessités du moment, ces braves gens remplirent encore les poches des enfants de tout ce qu’ils purent et firent pour nous selon leur pauvreté beaucoup au-delà de ce que nous aurions pu espérer. Plusieurs mêmes vinrent jusqu’au bateau reconduire nos frères, portant avec eux des pains et autres victuvailles pour notre approvisionnement. Après leur avoir témoigné de notre mieux notre reconnaissance et plus encore à celui qui leur avait inspiré une si compatissante charité, nous nous remîmes en route et nous arrivâmes vers le milieu du jour au lieu où nous aurions dû coucher la veille.

C’était une petite ville. Comme il était de bonne heure, le supérieur jugea à propos d’y faire descendre toute la communauté pour lui procurer l’avantage d’y pouvoir entendre la sainte messe. ~~Comme~~ Il y avait un trajet assez long à faire pour aller jusqu’à l’église Je restai donc encore au bateau avec notre pauvre vieillard. Le curé reçut notre supérieur avec toutes sortes d’honnêtetés, le conduisit à l’église, fit sonner la messe à laquelle la nouveauté du spectacle attira un grand concours de peuple. Pendant que le prêtre se préparait, les religieux et les enfants chantèrent le salve Regina qui fit la plus grande impression. Le curé après cela, exposa en deux mots notre situation aux fidèles et nous reçommanda à leur charité, puis il fit pendant la messe la quette lui-même. Elle fut très abondante, tellement que la bourse de notre supérieur qui contenait à peine quelques modiques pièces de monaies, se trouva presque entièrement remplie. On fit tous les efforts possibles pour retenir la communauté et lui donner à dîner, mais comme le jour avançait, pour ne point retarder et faire murmurer nos conducteurs, le supérieur, après avoir témoigné sa reconnaissance, fit revenir tout [84] son monde vers la barque. Il y fut suivi d’une grande foule de peuple dont plusieurs portaient du pain et autres nourritures qu’ils distribuaient particulièrement aux enfants. Ce spectacle d’une si ardente charité me toucha jusqu’aux larmes et me fit bien fort regréter de n’avoir pu être le témoin de ce qui s’était passé à la ville.

Un autre jour nous arrivâmes sur le soir près d’une petite ville qui ne laissait pas d’être encore assez éloignée du rivage, où nous devions passer la nuit. Notre bon vieillard qui souffrait avec peine qu’on le fit toujours ainsi rester au bateau, (car quelque soin que je prise de lui, il aimait encore mieux cependant se trouver à table avec les autres) témoigna au supérieur le désir qu’il avait de suivre la communauté et il lui dit qu’à quelque prix que ce fut, il fallait l’y faire conduire. La chose n’était pas facile car il n’était pas capable de faire un seul pas sans trébucher. Le supérieur le paya de belles paroles mais il ne s’en contenta pas. Lorsque tous furent descendus pour gagner la ville, il se mit à pleurer comme un enfant et me força avec l’aide des battelliers à le mettre sur le rivage. Alors appuïé sur ses deux crosses il se mit en devoir de suivre la communauté mais il lui fallait s’arrêter à chaque pas. Pour moi qui avais encore bien de la peine à porter mon cadavre, il ne me fut pas possible de lui prêter le moindre secours, de manière que c’était la chose du monde la plus pitoyable de nous voir tous les deux au milieu du chemin, faisant tous nos efforts sans pouvoir avancer ni reculer. Les bonnes femmes qui nous voyaient en pleuraient de compassion et n’osaient cependant par respect ~~nous aider à nous tirer d’emb~~ venir à notre aide mais bientôt un brave homme, soit de son propre mouvement, soit qu’il y ait été incité par quelqu’une de ces femmes, vint nous tirer d’embarras car ayant apperçu notre bon vieillard, il courrut chercher sa brouette et vint avec empressement au-devant de nous. À la vue de cette nouvelle et étrange voiture, le Père Jean-François (c’est le nom du vieillard) recula deux pas en arrière car comment consentir à s’y laisser traîner, lui que l’on ne pouvait pas même toucher sans qu’il jetta les hauts cris ? Cependant il ne pouvait pas refuser sans faire peine à cet homme. Il lui fallut donc obéir sans mot dire. Il se laissa placer sur la brouette et s’y tenant accroché le mieux qu’il put, n’osant crier, mais faisant la grimace à chaques secousses [85] qu’il éprouvait, il faut ainsi conduit par le milieu de la ville, offrant à tous ceux qui nous suivaient et dont la troupe grossissait à chaque pas, le plus singulier et peut-être l’unique spectacle en ce genre que l’on eut jamais vu dans cette ville, celui d’un moine traîné dans une brouette. Le supérieur ne fut pas peu surpris de nous voir arriver à l’auberge. Je lui contai notre aventure qui le divertit beaucoup. Il ne laissa cependant pas d’affecter un air de mécontentement et de gronder le pauvre Père Jean-François de ce qu’il avait suivi sa volonté. Mais le bon vieillard en recevant la réprimande selon sa coutume avec une simplicité d’enfant et sans mot dire, n’en était pas moins intérieurement bien content d’être parvenu à se tirer du bateau et à pouvoir soupper avec les autres qui est ce qui lui tenait le plus à cœur et il eut ce soir lieu d’être satisfait et de se louer de sa bonne fortune car on servit un excellent soupper et tel que nos frères n’en avaient encore eu nulle part. Pendant tout le tems du repas la chambre ne désemplit pas de spectateurs. Les enfants qui étaient dans une auberge séparée ne furent pas moins bien traités. Notre supérieur cependant, tremblant pour sa bourse, ne disait pas ce qu’il en pensait et se plaignait à l’aubergiste de ne point avoir exécuté ses ordres. Mais quelle ne fut sa surprise lorsque voulant le satisfaire avant de partir, on refusa de rien recevoir tant pour les religieux que pour les enfants. Il insista et comme pour le contenter, l’aubergiste accepta trois livres pour les domestiques. Jamais nous n’avons su qui nous avait fait cette charité et pour y mettre le comble, on reconduisit le bon Père Jean-François jusqu’au bateau, non plus dans une vile et méchante brouette, mais dans une bonne voiture où je trouvai aussi ma place.

Ce vénérable veillard, quoiqu’à peine âgé de 66 ans, était si cassé par les infirmités et les austérités que le peuple en le voyant, était persuadé qu’il avait plus de cent ans. On venait le voir par curiosité et l’on ne pouvait se lasser d’admirer que dans un Ordre aussi austère que le nôtre, on put arriver à une si grande viellesse. Après le coup d’essai qu’il venait de faire, il ne fut plus possible de le retenir au bateau. Il fallait chaque fois l’en retirer à la couchée pour suivre la communauté. Un de nos frères, fort et vigoureux, le chargeait sur ses épaules et quoique dans ce pénible transport il eut à endurer de si grandes [86] douleurs qu’elles lui faisaient jetter les hauts cris, il croyait cependant encore acheter à bon marché le plaisir d’être avec ses frères et de partager leur bonne fortune. Je me rappelle que dans une ville plusieurs personnes distinguées et en particulier un médecin, nous suivit à l’auberge pour le voir et le questionner parce que le publiq disait qu’il avait cent vingt ans. Nous nous gardions bien de les dissuader, sans cependant chercher à les confirmer dans leur opinion, parce que cette innocente erreur, en excitant je ne sais quelle pitié pour le bon père, nous attirait toujours quelques aumônes.

À quelques distance de là, dans une autre ville, je reconnus d’une manière bien singulière un de mes compatriotes. Tous nos frères étaient descendus dans la ville où ils eurent beaucoup de peine à se loger parce que, comme il passait un régiment ce jour-là, toutes les auberges étaient pleines de soldats. Je les y avais suivis mais le bruit, l’odeur de la fumée de tabac et du vin, etc... me mirent bientôt en fuite et je revins au bateau pour y passer tranquillement et fraîchement la nuit. Le ciel étant des plus serein, j’en employai la plus grande partie à contempler les astres et à goûter la fraîcheur. Sur le matin, après quelques heures de someil, faisant selon ma coutume l’inventaire de mon petit butin, je m’apperçu que je n’avais plus mes instruments de chirurgie. C’était pour moi une perte considérable et que j’aurais eu bien de la peine à réparer. Je me mis à penser où j’aurais pu les égarer et m’étant souvenu que l~~e soir,~~ la veille je m’en étais servi à la ville dans le cabaret pour panser un de mes frères, sans perdre de tems je me mis en chemin pour y aller, mais je trouvai toutes les portes fermées et comme je faisais le tour des murs pour voir si je ne trouverais pas quelqu’issue, je fis rencontre d’un jeune homme fort bien mis qui m’abordant d’un air gratieux me demanda où j’allais si matin et ce que je voulais ? Je lui répondis que je désirais entrer dans la ville. « Suivez-moi, me dit-il, je connais une petite porte qui reste toujours ouverte. » Chemin faisant, il me fit plusieurs questions, entre autres, il me demanda qui j’étais et de quel pays. « Nous n’avons pas coutume, lui dis-je, de faire connaître notre patrie, mais moi, Monsieur, je puis vous dire d’où vous êtes, car si je ne me trompe, vous êtes picard et même natif de la ville d'Amiens. » Il fut fort surpris de m’entendre affirmer si positivement [87] « Et d’où le savez-vous, me dit-il ? ». « Votre accent seul, lui répondis-je, vous fait connaître. » – « Est-il possible, me dit-il ? Voilà 25 ans que je suis sorti de mon pays et j’en aurais conservé l’accent au point de pouvoir être reconnu ? ». Alors sur la question que je lui en fis, il me dit qu’il était fils de Mr de Longrue, un des principaux de la ville. Je n’en voulus pas savoir davantage. Je me gardai bien de lui faire connaître que je savais son histoire. C’était un jeune homme qui ayant eu le malheur de se trouver dans de mauvaises compagnies, avait mis sa signature sur de faux billets et qu’une sentence juridique avait obligé de sortir du royaume pour en éviter les suites. Cependant j’arrivai à l’auberge où je retrouvai mes instruments que la servante avait eu la fidélité de mettre de côté.

Voilà, Monsieur, ~~les principales anecdotes~~ tout ce que ma mémoire a pu me fournir de ce qui nous est arrivé pendant ce petit trajet sur le Danube qui, ~~autant qu’il peut m’en souvenir,~~ à ce que je crois, a été de cinq à six jours, au bout desquels nous approchions de Passaw, lieu du rendez-vous général. Vous me pardonnerez la prolixité de ma narration et le tems que je vous ai fait perdre à lire des anecdotes ~~si peu propres à vous intéresser~~ qui vous ont peut-être ennuyé au lieu de vous intéresser. Je tâcherai de réparer ma faute dans la prochaine lettre. En attendant, croyez-moi toujours avec les sentiments…

Dix-septième lettre

Les rives du Danube, Monsieur, ne nous avaient offert jusqu’ici rien de bien saillant et de propre à piquer la curiosité des voyageurs. On n’appercevait de côté et d’autre que d’immenses prairies ou des collines très basses parsemées de quelques habitations presque toutes fort éloignées du rivage. Mais quelques lieux avant Passaw, le paysage change entièrement. Des coteaux fertiles plus ou moins élevés, tout couverts d'arbres fruitiers et autres de toutes espèces et cultivés avec le plus grand soin prennent la place de ces prairies à perte de vue. On y voit des châteaux magnifiquement bâtis, des maisons de plaisance entourées de jardins tracés et plantés avec art, [88] le sommet de quelques-unes de ces collines couronné en plusieurs endroits par des tours et des places de fortification présentent souvent aux yeux avides de se satisfaire, les points de vue les plus intéressants et en paraissant et disparaissant selon les différents détours du fleuve semblent se multiplier pour multiplier aussi les satisfactions du voyageur.

Je me réjouissais déjà d’être sur le point d’entrer dans une ville dont les environs nous offrayent ~~déjà~~ tant et de si grands agréments, lorsque, je ne sais par quelle voie, nous apprîmes que ceux de nos frères qui nous avaient précédés en avaient été repoussés et qu’à peine leur avait-on permis de s’arrêter dans le faubourg où ils étaient logés, partie à l’auberge, partie chez le paysan. On ajouta même que si nous avancions, nous courrions risque d’être insultés ou tout au moins de ne pouvoir trouver à nous loger, ayant eu eux-mêmes toutes les peines du monde à y parvenir. Sur cette nouvelle, sans perdre de temps à délibérer, comme nous nous trouvions devant un petit village éloigné à peu près de trois-quart d’heures de la ville, nous crûmes devoir y débarquer. En conséquence, tout notre bagage fut en un instant déchargé sur la grève et notre pilote payé continua sa route vers Pass~~eau~~aw en nous laissant bien embarassés de savoir où et comment nous viendrions à bout de nous placer. La chose n’était pas facile car la mauvaise réception que l’on avait faite aux frères était déjà publique et l’on ne parraîssait pas fort soucieux de nous donner l’hospitalité. Cependant notre supérieur ne perdit pas courage. Accompagné de quelques religieux il s’avança à la découverte et ayant apperçu quelques grosses granges dispersées çà et là dans les prairies qui ne contenaient plus que très peu de foin, il ne crut pas devoir nous chercher de logements ailleurs. Un particulier, propriétaire d’une desdites granges, à qui il s’adressa, voyant combien nous étions modérés dans nos prétentions, accorda sans peine la permission de nous y établir. Un autre voulut bien nous prêter son foier et sa marmite pour y faire notre souppe. Ils vinrent même nous aider avec leurs voitures à retirer notre butin qui était resté sur le rivage et par ce moyen, toute notre petite communauté se trouva en un instant logée sans beaucoup de frais [89] et comme, grâce à la charité des fidèles, nos petites provisions en pain et en fromage, etc., étaient encore fort abondantes, nous pouvions facilement rester là plusieurs jours pour attendre des nouvelles plus positives de nos frères et aviser au parti que nous avions à prendre. Les infirmités de notre pauvre vieillard ne lui permettant pas de se pouvoir accomoder dans la grange, il fut transféré dans une méchante auberge où je le suivi, ce dont je ne fus pas fâché car nous y fûmes toujours au moins un peu mieux nourris que dans la grange.

Deux à trois jours se passèrent pendant lesquels on fit donner nouvelle de notre arrivée et de notre situation au supérieur de ceux de nos frères qui nous avaient précédé, ce qui l’engagea à faire de nouvelles tentatives pour avoir entrée dans la ville. Il y parvint enfin avec la protection de quelques personnes charitables. Il trouva les esprits un peu revenus sur le compte des trappistes et s’il ne put obtenir que l’on voulut bien nous y recevoir tous jusqu’à l’arrivée du R.P., il obtint au moins que l’on nous procura des logements ~~commod~~ honnêtes comme dans le faubourg, que l’on pourvut à notre subsistance et que l’on nous facilita les moyens de célébrer le saint sacrifice de la messe. Il s’empressa de nous en faire donner avis, ce qui nous remplit de joie et de consolations.

Cependant nous ne nous trouvions pas encore trop mal dans notre habitation champêtre. Il commençait à faire chaud et la grange fournissait pendant la nuit un abri suffisant, quoique les habitans du lieu, qui vinrent d’abord en grand nombre pour nous visiter, ne parussent pas fort portés à nous rendre service. Ils ne nous ont cependant laissé manquer de rien de ce qui nous était nécessaire. Nos journées se passaient à coudre, à lire et à prier et les soirs tous les religieux et les enfants réunis faisaient retentir au loin les rives du Danube en chantant à pleine gorge l’antienne salve Regina. Nous nous serions volontier accoutumés à ce genre de vie tranquille et solitaire, au moins était-il de beaucoup préférable aux sollicitudes et aux agitations continuelles des voyages.

Bientôt il nous vint ordre de partir pour nous rendre dans une ferme appartenant à l’hôpital, située dans un des faubourgs où [90] l’on nous avait assigné un logement. Notre obéissance fut prompte et avant le noir nous nous vîmes en possession d’une vaste chambre et de deux cabinets et ce qui nous fit le plus de plaisir, sous l’intendance d’une bonne vieille servante, pleine de charité qui prit de nous un soin tout particulier. Une petite chapelle, éloignée de deux à trois portées de fusil de la ferme, où nous allions dire la messe, etc, était pour nous un but agréable de promenade. Enfin nous n’avions rien à y désirer et nous eussions pu attendre l’arrivée du R.P. abbé dans cette auberge pendant une année toute entière.

Il ne se fit cependant pas attendre si longtems. Comme il était l’objet ~~continuel~~ unique de nos vœux, du haut de nos fenêtres qui donnaient sur le Danube, nous ne cessions d’y promener nos regards. Il n’arrivait pas un bateau sur lequel ~~que~~ nous ne crussions l’appercevoir. Mais nous avions beau faire, l’ardeur de nos désirs ne put accélérer sa marche. Huit à dix jours se passèrent dans ce continuel exercice, lorsqu’un beau matin, dès la pointe du jour, une voix se fait entendre : « Le voilà ! » Je m’approche de l’observateur, je regarde et j’apperçois deux immenses radeaux arborés de petits pavillons blancs sur l’un desquels je distinguai très facilement le R.P. abbé. Dès l’instant, sans attendre ses ordres, afin de les pouvoir exécuter plus promptement, notre supérieur nous fit emballer tous nos effets et nous nous tînmes prêts à partir au premier signal. Il ne tarda pas à nous être donné et nous ne diférâmes pas non plus à l’exécuter, de manière qu’avant midi nous nous trouvâmes au bas des murs de Passeau sur ~~les bords du~~ la rive du fleuve où les radeaux étaient arrêtés. Nous y montâmes à la vue d’une foule immense de spectateurs de toute condition. Dès que j’apperçu le R.P., je fus me jetter à ses pieds en me recommendant à sa charité, car j’étais encore bien faible et dévoré par une faim continuelle. Il fut fort surpris de me revoir encore sur mes pieds après l’état pitoyable où il m’avait laissé à Caizercem. L’embarras où il était pour recevoir et placer tout son monde qui arrivait de toute part, ne lui perm~~i~~etait pas de me donner une longue audience. Il me fit entrer dans une petite cabanne qui lui était destinée où je trouvais Monsieur Fay, prêtre français dont j’ai déjà eu l’honneur de vous parler. Je fus d’autant plus ravis de le retrouver là que je le croyais bien éloigné et exposé à tous les dangers de la révolution. Comme j’étais en possession de pouvoir lui parler, après nous être tendrement embrassés nous nous mîmes à nous raconter respectivement ~~nos aventures~~ et somairement nos avantures. Le R.P. abbé l’avait envoyé dans le Valais pour y [91] chercher une partie de ses religieuses et l’avait chargé de leur conduite temporelle et spirituelle. Si le tems me l’eut permis j’aurais pu apprendre de lui en cette occasion bien des particularités en l’émigration du Valais qui eussent pu trouver ici place, mais s’il me dit ~~bien~~ quelques choses, ~~mais~~ ce fut si rapidement et j’y apportai si peu d’attention que ma mémoire ne peut rien m’en fournir de positif en ce moment ~~d’assez positif~~. Comme j’étais d’ailleurs alors pressé par la faim, je mis plus d’application à manger un morceau de pain et à boire quelques verres de bierre qu’il me donna sur ma demande, à l’insu du R.P., qu’à tout ce qu’il pouvait me dire. Je ne me serais certainement jamais permis cette infraction à la règle, si ~~étant parti à jeun,~~ nous ne fussions partis à jeun et si ne j’eusse vu que le R.P., malgré que je me fusse instament recommandé à sa charité, était bien loin de s’occuper de moi et que je courrais grand risque d’avoir à attendre jusqu’au soir. Mr Fay me fit alors considéré les radeaux dont l’un était pour les religieux et l’autres pour les religieuses. Ils avaient été équipés en Bavière par l’archiduchesse, en considération de la princesse de Bourbon-Condé, à qui il avait pris envie de se faire trappiste. Au milieu de chaque était une grande cabane bâtie en planches où ~~nous~~ les voyageurs devaient rest~~aient~~er habituellement, la nuit et le jour. Aux quatre angles étaient la cuisine, le magasin, les lieux d’aisance et la hûte des nautonniers. Chaqune de ces hutes étaient surmontées d’un petit pavillon blanc. Rien ne manquait à notre approvisionnement, soit pour les ustensils de cuisine, etc, soit pour les munitions de bouche, nous eussions pu faire le tour du monde. Je remarquai sur ces radeaux plusieurs religieux qui m’étaient inconnus. Je ~~priai~~ priai Mr Fay de me dire qui ils étaient et j’appris de lui qu’il y en avait deux venus de Darfeld en Westphalie, quelques-uns du Valais, et que les autres étaient des aventuriers qui s’étaient présentés au R.P. pour être Trappistes à qui il avait aussitôt fait endosser l’habit religieux et qu’il faisait passer pour tels. (Pendant presque tout notre voyage le R.P. abbé recevait ainsi hommes et femmes qui venaient se présenter. Son motif était celui de la charité. Il voulait par là rendre service à bien des gens qui se trouvaient dans l’embarras, mais aussi combien ne s’exposait-il pas à s’y mettre lui-même en se chargeant et se rendant responsable de gens qu’il ne connaissait pas. C’est ce qui nous a partout rendu suspects. Par rapport aux femmes, il avait des inconvéniens d’un autre genre et non moins délicats à encourir et une preuve qu’il s’y est trouvé exposé, c’est qu’une fois que j’étais endormi, il vint me réveiller pour me demander à quelle marque on connaissait qu’une fille était grosse. Je lui répondis que les plus fins y étaient tous les jours trompés et que le plus sûr était de se méfier toujours de ce genre d’oiseau et de ~~les~~ s’en défaire au moindre soupçon sans plus ample informé et encore qu’avec toutes ces précautions il lui arriverait infailliblement quelque jour d’y être encore trompé.)

Cependant l’instant de notre départ arrivait. Tranquille dans ma cabanne, je croyais que le R.P. abbé, par considération pour ma faiblesse, voudrait bien m’y souffrir pendant toute la route mais je comptais devant mon hôte. Il m’en fallut sortir aussitôt sur son ordre pour me joindre à un grand nombre de religieux, qui, je ne sais pour quelle raison, ne prirent point place pour le moment sur le radeaux mais furent obligés de voyager jusqu’au soir sur un bateau. Ce fut alors que je me félicitai d’avoir pris un acompte en mangeant le pain et buvant la bière de Mr Fay (que j’ai su par la suite avoir été obligé de jeûner) car la communauté ne prit aucune nourriture avant les cinq à six heures du soir.

[92] Il était environ 2 h. lorsqu‘on détacha les radeaux qui, se trouvant libres et se laissant majestueusement entraîner par la rapidité du fleuve, disparrurent en un instant aux yeux des spectateurs. La barque qui nous portait avait déjà pris l’avance depuis plus d’un quart d’heure et comme aucun abrit ne s’opposait à la liberté de mes regards j’eus la satisfaction de contempler à loisir le ravissant spectacle que nous offrayent les rives enchantées du Danube. Jamais je n’ai rien vu de plus agréable et de plus pittoresque depuis Passeau jusqu’à Vienne. Je ne parle pas seulement de ces beautés factices, de ces édifices somptueux et magnifiques, de ces parcs antiques, de ces jardins de plaisance, de ces plantations régulières qui forment l’enceinte de la ville à plus d’une lieu de distance, mais je parle des simples bautés de la nature. Nous étions au mois de may, tous les arbres étaient en fleur, les feuilles verdoyantes commençaient à éclore, le gazouillement des oiseaux se faisait entendre de toutes parts. Le ciel était pur et serein pendant le jour et la nuit une fraîcheur agréable nous dédomageait des trop grandes ardeurs du soleil. Tantôt ~~nous~~ nous ~~trouvions~~ voyagions ressérés entre deux chaînes de rochers escarpés tout couverts de mille buissons fleuris, tantôt d’un côté ces rochers à pic semblaient ~~d’un côté~~ nous menacer de leur chute, pendant que de l’autre une vaste plaine nous offrait la perpective des plus riches campagnes... Mais j’épuiserais en vain mon petit feu d’éloquence, Monsieur, pour vous faire la peinture des scènes variées que la nature semblait prendre plaisir d’offrir à nos regards. Tout ce que je puis vous dire, c’est que je voudrais encore y être pour goûter et savourer le plaisir pur que j’y ai éprouvé et si j’ai regrété quelque chose dans nos voyages, ce sont particulièrement les rives du Danube.

Le Révérend Père abbé nous ayant tous réunis sur les radeaux, les religieux et les religieuses séparément, s’avisa de nous faire chanter l’office à deux chœurs, l’un composé par les religieux et l’autre par les religieuses. À cette fin il fit accoler leur radeau au nôtre et nous ayant tous fait sortir de notre loge, nous commençâmes à psalmodier alternativement et à haute voix. Ce fut, je crois, la première fois que les rives du Danube retentirent des louanges du Seigneur en cet endroit mais heureusement la multitude des fautes que l’on fit dans le cours de cet office ayant occasioné plus de distractions que d’édification, ce fut aussi pour la dernière fois. Le R.P. ne jugea pas à propos de continuer. Ce qui me fit beaucoup de plaisir car [93] outre que notre charge serait devenue par là beaucoup plus pénible, la chose n’était pas sans quelques inconvéniens à raison du rapprochement des deux sexes, quelqu’éloigné qu’il fut. les Syrènes, pour ne chanter que de loin, n’en étaient pas moins souvent funestes au Nautonniers.

Vous ne serez peut-être pas fâché, Monsieur, que je vous fasse ici le détail de notre manière de vivre sur ce monastère ambulant car c’est ainsi que nous pouvions appeller nos radeaux, puisque nous y observions exactement les mêmes régularités qu’au monastère. Comme nous étions pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie, nous ne descendions que rarement, même pour coucher et nous prenions presque toujours nos repas sur nos radeaux. Nous voyagions les jours de dimanche et de fête comme les autres jours, excepté que ces jours-là nous nous arrangions toujours de manière à trouver quelque église à la proximité du rivage pour y aller dire la messe, ce que nous faisions même quelques fois dans la semaine. Voici à peu près l’ordre que nous gardions dans ces sortes d’occasion.

Arrivés au lieu destiné, le R.P. ou descendait lui-même et se transportait chez le curé, ou y députait deux des prêtres pour demander la permission de célébrer, ce qui n’était jamais refusée et une chose digne de remarque et dont nous ne saurions assez remercier Dieu, c’est que dans tous nos voyages, même en pays protestant, les prêtres n’ont jamais été privés du bonheur de dire la sainte messe au moins les dimanches et fêtes et la communauté de celui de participer à la sainte communion. De même que jamais nous n’avons manqué un seul jour du pain nécessaire pour notre honnête subsistance. Le R.P. avertissait que l’on allait descendre, quelques instans auparavant, afin que chacun fut prêt au signal. Alors on sortait des radeaux selon son rang et le R.P. à la tête on s’avançait gravement deux à deux, d’abord les religieux, les convers et les enfants qui étaient suivis des religieuses dans le même ordre. À mesure que nous avancions la nouveauté du spectacle attirait une foule de monde incroyable.[94] l’on nous devançait à l’église où souvent nous avions de la peine à entrer tant elle était remplie. Après avoir satisfait à notre dévotion, nous sortions dans le même ordre et nous revenions à nos radeaux toujours reconduits par une grande foule de peuple. Ce que je n’ai pu m’empêcher d’admirer et d’attribuer à une protection marquée de la très sainte Vierge, en l’honneur de laquelle nous n’avons pas manqué un seul jour de chanter le salve, c’est que dans de grandes villes où souvent il y a si peu de religion, ~~souvent~~ même parmi des protestants, exposés à une nombreuse populace, jamais nous n’ayons été insultés. Bien au contraire, le plus grand nombre nous a toujours marqué beaucoup de sensibilité et les enfants rentraient toujours aux radeaux chargés de pains et d’argent. J’ai bien, il est vrai, entendu tenir quelques propos mais à demi voix et sans éclat. Encore était-ce plutôt des plaisanteries auxquelles on peut- dire que notre manière de voyager, je veux dire notre réunion d’hommes, de femmes et d’enfants, ne prêtait que trop.

Voilà, Monsieur, de quelle manière nous avons voyagé jusqu’à Vienne. Je ne me rappelle pas qu’il nous soit rien arrivé de bien considérable. Je vais cependant y penser et si je me souviens de quelque chose, je vous en ferai part dans la prochaine lettre. Croyez-moi toujours en attendant avec les mêmes sentiments…

Dix-huitième lettre

Pendant les premiers jours de notre embarquement (si toute fois, Monsieur, l’on peut se servir de ce terme pour exprimer l’action de voyager sur des radeaux), nous ne faisions que de très petites journées. Le R.P. trouvait chaque jour de nouveaux prétextes pour s’arrêter et pour descendre la nuit dans les auberges d’où souvent nous ne partions que dans le milieu du jour, ce qui nous étonnait fort et qui mettait de mauvaise humeur nos ~~batt~~ conducteurs. Nos frères n’étaient pas fâchés de ces petits séjours dans les auberges parce qu’alors ils y prenaient une meilleure nourriture car sur nos radeaux tout se bornait à quelques graines cuites à l’eau et [95] au sel auxquelles on ajoutait un peu de pain souvent moisi et de mauvais fromage. Pour moi, plus jaloux du bon air et de la tranquillité et surtout ennemi de la poussière que l’on faisait ordinairement lorsqu’il s’agissait d’étendre ses couvertures sur le plancher, je préférais rester au radeau où je m’accommodais de ce que j’y pouvais trouver, préférant mon repos et ma santé aux mets les pus délicieux.

Nous ne ~~tardâmes~~ fûmes cependant pas ~~à~~ longtems sans découvrir la raison de notre retardement : toutes les religieuses que le R.P. abbé attendait, n’étaient pas encore arrivées et il voulait leur laisser le tems de nous joindre. Quelque lenteur que nous missions dans notre marche, elles eussent encore eu bien de la peine à ~~nous joindre~~ le faire sans un incident qui ~~leur~~ parrut comme ménagé par la divine Providence. À cet effet, un de nos enfants, attaqué d’une hémorragie de poitrine, vint à mourir sur le radeau, ce qui nous obligea d’en aller faire la déclaration au premier endroit qui se rencontra et d’y attendre que le tems assigné selon les loix du pays pour la sépulture fut écoulé. Comme il était prescrit d’attendre deux fois 24 h. à datter du moment de la mort, cet espace ~~fut~~ se trouva justement être celui qui était nécessaire aux voyageuses pour nous attindre. Il y eut encore plus d’un demi jour de grâce car il fallut ~~encore~~ prendre le tems nécessaire pour l’inhumation qui se fit avec la plus grande pompe, au milieu d’une foule incroyable de spectateurs. Dès que le R.P. vit tout son monde réuni, bien loin de mettre le moindre retardement dans notre ~~route~~ marche, il ne cessait de la presser et il ne fut plus question de nous faire descendre que pour la nécessité.

Ce fut en voyageant ainsi que nous arrivâmes à une ville considérable où il fit mettre pied à terre ~~à tout son monde~~. Nous restâmes un jour entier à l’auberge pendant lequel il s’occupa ~~d’en faire~~ à partager son monde ne voulant pas arriver à Vienne avec un cortège trop nombreux pour ne pas indisposer les esprits contre lui. Il avait déjà fait la division des religieuses en envoyant une partie à Léopold, sous la conduite de Mr l’abbé Faye. Pour les religieux et les enfants, il se trouvaient tous rassemblés et le nombre pouvait bien monter au moins à 150. Je crois pouvoir évaluer au tiers la troupe qu’il en forma sous la direction du Père Urbain, pour prendre la route de la ~~Souabe~~ Bohême et là attendre de ses nouvelles. Cette division faite il leur laissa le soin [96] de se pourvoir des chariots et des provisions nécessaires pour leur voyage. Depuis ce moment, nous les avons perdu de vue et jusqu’a~~u moment de~~ notre réunion, je n’ai su que bien imparfaitement ce qui leur était arrivé, mais comme leur sort dépendait de l’empereur et de la régence d’Autriche, comme le nôtre, il est à croire qu’ils ont éprouvé les mêmes vicissitudes.

Cette expédition faite, nous remontâmes sur nos radeaux d’où nous ne sommes descendus qu’environ~~s~~ à une lieue de Vienne. C’était, si je ne me trompe, la veille ou le jour de la Pentecôte. ~~Il~~ Le R.P. nous plaça dans une auberge près d’une église où nous eûmes la satisfaction d’aller célébrer les fêtes et pendant ce tems, il partit pour Vienne avec la princesse de Bourbon-Condé dont ~~le R.P~~. il avait heureusement fait l’acquisition pour nous servir de recommandation et de passe-port auprès des grands. Il y passa deux jours en négociations puis il revint le mardi de grand matin et après ~~avoir~~ que nous eûmes entendu la messe, il nous fit remonter nos radeaux pour nous avancer vers la ville. Nous y arrivâmes vers le milieu du jour et comme il était fête, le rivage ne tarda pas à se trouver garni d’une foule considérable de spectateurs. Les formalités que l’on mit à notre réception ne laissèrent pas de nous retenir fort longtems. On vint demander les papiers du R.P. qui furent portés à viser à ceux qui en avaient la compétence. Pendant cela on aposta des sentinelles sur nos radeaux. Il y eut beaucoup d’allées et venues et le R.P. fut même obligé de sortir plusieurs fois. Enfin l’on nous permit de descendre et escortés de gens-d’armes nous procédâmes selon l’ordre que nous avions coutume de garder, ayant à notre suite toute la populace. Nous laissâmes la ville à droite pour prendre par les boulvards qui nous conduisirent, après plus de trois-quart d’heure de marche dans un grand faubourg où est situé le monastère des Dames de la Visitation de Sainte-Marie. C’était là que l’R.P. abbé nous avait obtenu un logement. Mais avant d’en prendre possession, nous fûmes reçus à la porte de l’église par Mr l’évêque de Nanci et y étant entré, nous chantâmes le *Salve*, une antienne au très Saint-Sacrement et le R.P. donna la bénédiction avec le saint ciboire. Après cela nous fûmes conduits dans un corps de logis externe. Les religieux occupèrent le haut et les religieuses le bas. Cette proximité me déplaisait parce qu’elle donnait singulièrement à jaser au publiq. J’en parlai plusieurs fois au R.P. qui se mettait fort en peine de tous les propos. Mais heureusement nous fûmes obligés d’en déloger après y avoir à peine passé un mois.

[97] Les Dames de la Visitation avaient loué ce corps de logis à un princesse française qui ne devait l’habiter qu’à telle époque à laquelle un architecte avait promis ~~d’y faire~~ de le livrer après y avoir fait les réparations convenables. Cet homme crut d’abord que notre séjour pendant quelques mois dans ces appartemens ne nuirait point à sa convention, mais bientôt il se servit de prétextes, en alléguant que les dégradations que nous occasionions augmenteraient de beaucoup les frais, etc. En conséquence nous en fûmes exclus et obligés de chercher un gîte ailleurs. Les Dames de la Visitation étaient trop contentes de pouvoir exercer la charité à notre égard pour nous laisser aller ~~chercher un logement ailleurs que~~ hors de chez elles. Tout ce dont elles pouvaient disposer consistait en un vaste grenier situé au quatrième étage, pour les religieux et deux à trois chambres que les tourières voulaient bien céder, pour les religieuses, en se réduisant fort à l’étroit. Mais comment faire une pareille proposition à un corps pour lequel elles avaient conçu le plus grand respect ? Elles hasardèrent cependant et le R.P. abbé reçut avec ~~la plus grande~~ reconnaissance des offres qui le tiraient du plus grand embarras. La translation fut bientôt faite. Ce ne fut cependant pas sans beaucoup de peine que l’on parvint à transporter tous les bagages à une si grande élévation. Ce qu’il y eut de plus embarrassant fut de trouver où loger les infirmes que l’on ne pouvait placer au grenier sans les mettre dans l’impossibilité d’aller à l’église. Pour moi en particulier, il est certain que c’était une chose tout à fait au-dessus de mes forces. La charité des Dames de la Visitation y pourvut encore en abandonnant pour cette fin le grand parloir des penssionaires qui sert ordinairement aux maîtres externes ~~à venir~~ pour y donner leurs leçons. Par ce moyen, tous furent placés. On ne nous laissa manquer de rien pour la nourriture qui nous était fournie toute préparée par la maison. Nous avions l’église à notre disposition où nous pouvions aller chanter nos offices pendant le jour quand nous voulions. Tout notre tems se passait comme au monastère, partagé entre la prière, la lecture et le travail. Et nous nous serions volontiers abonés à vivre en trappiste de cette sorte pendant toute notre vie. Mais nous n’étions pas là pour y rester. Le grand ennemi du repos, le R.P. travaillait sérieusement à nous en tirer. Heureux encore s’il y fut parvenu aussi vite qu’il l’aurait désiré.

Déjà il était allé se jetter aux pieds de l’empereur pour lui exposer notre situation et le désir que nous avions de nous fixer dans ses États sous [98] sa protection. Sa Majesté impériale le reçut avec bonté, lui témoigna tout le désir qu’il avait de s’obliger, lui fit même concevoir les plus grandes espérances, mais il lui fit observer qu’il n’était pas le maître, qu’étant encore sous la Régence, il ne pouvait rien faire sans en conférer avec elle et sans son agrément, qu’il lui promettait cependant de ne rien négliger pour s’engager à lui être favorable. Cet acceuil ~~favorable~~ du prince, que le R.P. s’empressa de nous communiquer, nous remplit de joie en nous faisant espérer que nous touchions au terme de notre voyage. Ce que nous ambitionions le plus.

À quelques jours de là la Régence fit passer au R.P. abbé au nom de l’mpereur un grande feuille portant plusieurs questions auxquelles il était prié de répondre exactement. *Interim.* On lui annonçait que Sa Majesté accordait provisoirement en Boêhme une maison à nos frères pour s’y tenir, jusqu’à ce que la Régence eut pris un parti définitif à notre égard. Les questions contenues sur la pancarte concernant notre Ordre et nos prétentions, étaient claires et précises et les réponses pouvaient être faites de même, en peu de mots. Le R.P. crut devoir prendre conseil de quelques-uns de ses plus anciens religieux pour savoir ce qu’il devait répondre. Il me fit la grâce de me mettre du nombre. Notre avis fut de répondre le plus simplement et le plus véridiquement possible. Nous indiquâmes même sur chaque article ce que le bon sens et l’amour de la vérité nous inspirait. Heureux si le R.P. s’en fut tenu à notre avis. Il pris aussitôt la plume et se mit en devoir de répondre. Mais au lieu de le faire ~~en peu de mots~~ brièvement, il s’étendit beaucoup, il parrut même donner des avis en prenant le ton prédicateur. Sur la question qui demandait à quoi pouvait se monter ce dont nous aurions besoin en argent, ustensiles, etc, jusqu’à ce que nous puissions jouir des revenus qui nous seraient assignés, il fit des demandes exorbitantes, etc. Son travail fini il voulut nous le communiquer. Voyant que nous l’improuvions presqu’à chaque article, il n’en continua pas la lecture mais il ne laissa pas de le faire passer à la Régence. En attendant la réponse, il partit pour la Bohême visiter le monastère que l’on avait donné à nos frères. Mais il est bon de dire ici qu’en arrivant à Vienne, il s’était ouvert à quelques personnes du projet qu’il conservait toujours d’aller s’établir en Russie avec au moins une partie de son monde. On lui fit concevoir de grandes espérances de ce côté. En conséquence il avait déjà écrit une requette à Sa Majesté impériale pour lui exposer le désir qu’il avait d’aller s’employer dans [99] dans son royaume à l’éducation de la jeunesse et l’on m’a assuré que la certitude qu’il avait de réussir de ce côté, jointe à ce que le gouvernement autrichien ne lui plaisait pas, a été une des principales causes pour lesquelles il a si peu ménagé l’empereur d’Allemagne et la Régence.

À son retour de Bohême, il apprit que l’empereur avait désigné deux maisons pour nous placer, toujours sous le bon plaisir de la Régence, qui selon l’usage, ne s’empressait pas de décider dans cette affaire. Le R.P. voulut voir ces maisons, ce qui lui occasiona plusieurs voyages qui n’aboutirent qu’à dépenser de l’argent. Lorsqu’il revenait à Vienne, il ~~allait se~~ ne manquait pas de s’aller présenter chez l’empereur ~~et à la Régence, celui-là~~ qui lui réitérait toujours les mêmes promesses. Il allait à la Régence où il ne recevait que des paroles en l’air. Il est même tout à croire qu’il y a eu bien des désagrémens. Cependant le tems s’avançait et déjà depuis plus de six semaines nous attendions, sans que rien se terminat, lorsque le R.P. reçut réponse à la requette qu’il avait présenté à l’empereur de Russie. Elle était en tout conforme à ses désirs. Sa Majesté l’assurait qu’il pouvait venir quand il voudrait, conduire avec lui tout son monde, qu’il trouverait moyen de placer tout et il lui assignait même pour le moment une maison à Orcha pour ceux qui arriveraient les premiers. Une réponse aussi satisfaisante remplit de joie le cœur du R.P. Il ne pensa plus dès lors qu’à nous conduire tous en Russie parce qu’il ne craignait rien tant que de dépendre de la Régence et s’il n’y eut eu qu’elle à ménager, je crois qu’il nous eut tous fait partir ~~tout de suite~~ sur le champ. Mais il s’était avancé du côté de l’empereur ~~et~~ dont il avait reçu tant de bontés et de promesses qu’il ne pouvait pas déçament les rejetter sans ~~en~~ avoir ~~reçu~~ eu de sa part aucun sujet de mécontentement. Il se détermina e~~n conséquence à~~ donc à se contenter de prendre ~~une~~ pour le moment une partie de ses religieuses et de ses religieux et des enfants, et à partir avec eux pour la Russie, faisant entendre à l’empereur que ~~par ce moyen~~ son intention était de le décharger et qu’il ~~lui recommandait~~ n’en comptait que plus sur sa protection pour ceux qu'il laissait dans ses États.

Son choix fixé sur ceux qui devaient l’accompagner, il fit sans différer faire tous les préparatifs nécessaires pour le voyage. Les Dames de la Visitation, peu contentes de ce qu’elles faisaient pour nous chaque jour, se mirent encore volontairement elles-mêmes à contribution en fournissant une infinité de choses pour la sacristie et pour la décoration des autels, etc. En moins de 8 jours, tout fut prêt pour le départ. Il y a tout lieu de croire que le R.P. qui n’avait encore reçu de la Régence aucune réponse définitive y fut avant de partir pour recommander son affaire et qu’il n’y reçut que des reproches sur sa conduite peu respectueuses et en particulier sur [100] sur l’excès de ses prétentions. C’est au moins ce que nous avons eu lieu de conclure plus tard. Il ne nous en fit cependant rien connaître, bien au contraire. Il ~~laissa au~~ donna au supérieur, sous la conduite duquel il nous laissait, les plus belles espérances que nous serions placés sous peu de jours. Il lui dit qu’il pouvait s’addresser à l’empereur et à la Régence et que l’affaire ne tarderait point à être terminée.

Il ne fallait rien moins, Monsieur, que des promesses aussi positives pour calmer les inquiétudes dans lesquelles le R.P. nous jettait par son départ. Mais si elles tranquillisèrent les autres, elles ne purent me délivrer du secret pressentiment que j’avais de tout ce qui allait nous arriver. En embrassant le R.P. je ne pus m’empêcher de lui témoigner en pleurant mes ~~inquiétudes~~ craintes. Je n’eux de lui qu’une réponse vague et indéterminée. Il monta en voiture en nous laissant dans le bourbier et disant sans doute en lui-même : « Tirez-vous-en comme vous pourrez. » Vous verrez par la suite que je ne me suis pas trompé. Laissons-le voyager à grandes journées vers la Russie pour nous occuper maintenant de ce qui nous est arrivé de particulier pendant notre séjour à Vienne. J’ai l’honneur d’être…

Dix-neuvième lettre

J’ai hésité longtems, Monsieur, si je vous raconterais une petite aventure qui m’est particulière, dont la singularité pourra vous intéresser, mais qui n’est pas de nature à vous édifier. Voici le fait.

À peine arrivés de quelques jours au monastère de la Visitation, le R.P. abbé me vint dire qu’il était chargé de me faire de la part de ces Dames tous les offres de services possibles relativement à mes malades, que je pouvais demander tout ce dont j’aurais besoin, qu’il y avait une pharmacie bien montée à la maison et que je serais servi promptement. Sur ce, je formulai aussitôt une ordonnance que l’on fit passer aux sœurs pharmaciennes. Au bout de quelques heures, au lieu de recevoir les drogues demandées, arrive la tourière avec l’ordonnance pour demander explication de certaines expressions. Je tâchai d’y satisfaire de mon mieux de vive voix. Mais soit que la tourière se soit mal acquittée de sa commission ou autrement, mon explication ne contenta pas ces Dames. Il fut résolu que le frère chirurgien serait demandé à la grille pour donner lui-même l’explication qu’on lui demandait. La supérieur interpellée à ces fins y ayant consenti, [101] nouveau message de la tourrière au R.P. abbé pour obtenir de lui, de la part de la R supérieure, que le frère chirurgien voulut bien se transporter au parloir à l’effet de s’expliquer lui-même. Le R.P. abbé m’appelle aussitôt et me communiquant le désir de ces Dames, me dit d’aller au parloir. Cette proposition ne me surprit pas car je ne sais quel pressentiment m’avait déjà dit que les choses en viendraient là et me disait de plus qu’elles iraient encore plus loin. Mais ce qui me surprit ce fut la facilité avec laquelle le R.P. donna dans ce panneau. Je lui fis observer que ces communications n’étaient pas sans inconvéniens et qu’il me ferait le plus grand plaisir, tant pour moi que pour la communauté, de vouloir bien m’en dispenser. Il insista. Je lui dis tout court que je n’irais pas. – « Quoi, me dit -il: vous me désobéirez ? Je vous l’ordonne. Allez » – « Hé bien !, lui dis-je, mon R.P., puisqu’il parrait que vous vous chargez de ce qui peut en résulter, j’irai pour vous obéir. » On me donna un religieux qui m’accompagna jusqu’à la porte du parloir où il ne crut pas devoir entrer, dans la crainte, comme il s’agissait d’affaire de médecine, de commettre une indiscrétion. J’entre donc seul et j’y trouve déjà réunies cinq religieuses toutes voilées que je ne pouvais par conséquent pas voir, mais qui me voyaient bien. La plus âgée de toutes, addressant la parole à la jeune pharmacienne. « Voilà, lui dit-elle, le père chirurgien. Qu’avez-vous à lui demander ? » L’explication fut bientôt donnée et la jeune sœur paraissait chercher de nouvelles difficultés pour me retenir mais on lui dit de se retirer, qu’elle devait être contente. Ce qu’elle parut ne faire qu’avec peine. Je voulus me retirer moi-même, l’objet de ma mission étant rempli, mais on me pria en grâce de rester un instant. Une des 4 était la sœur de dom Gérard, mort à Soleure, qui voulait m’interroger et savoir quelques particularités sur la vie et la mort de son frère et les autres avaient profité de l’occasion pour satisfaire leur curiosité, comme celle-ci avait profité de l’occasion de la pharmacienne, avec qui elle était fort liée, pour avoir quelques renseignements sur son frère.

Jusqu’ici, Monsieur, tout parait aller assez droit et vous êtes sans doute bien éloigné de soupçonner le moindre dessous de cartes. Cependant je n’en pensais pas ainsi et ~~je ne vis dans~~ restai persuadé que cet entrevue ~~qu’un~~ n’était que le commencement [102] d’une aventure qui ~~irait beaucoup plus loin~~ aurait pour moi d’autres suites.

Nous étions, comme j’ai eu l’honneur de vous dire, logés dans le grand parloir des penssionaires. Les volets des grilles en étaient exactement fermés, mais chaque jour j’entendais roder dans l’intérieur de ce parloir et je distinguais très bien qu’il n’y avait qu’une personne seule qui s’approchait de la grille et qui se retirait au bout de quelques instans. Ce manège me donna encore plus à penser. Bientôt on ne se conta pas d’exécuter les ordonnances que je faisais passer pour mes malades, on me pria de manipuler certaines drogues pour la pharmacie de la maison. Il ne se passait pas de jours que je ne reçusse plusieurs boëttes, etc, pour ces petits ouvrages. On en joignit d’autres comme présens faits à notre pharmacie. On s’accoutuma tellement à ce manège journallier de côté et d’autre que les supérieurs recpectifs n’y attachèrent aucune conséquence, qu’on ne prenait pas même la peine de lire les billets d’ordonnance, etc. Les choses en étaient là, sans que j’ai donné de mon côté occasion à aucune fraude, lorsqu’un jour on me fit passer une boëte remplie de drogues, en me priant d’en faire au plus tôt des pilulles. C’était un instant avant le tems où nous avions coutume d’aller à l’église pour chanter la gra[nd]messe. J’obtins donc permission de rester et de travailler pour contenter ces Dames. Quoi que toujours plein de mon pressentiment, j’étais cependant bien loin de croire pour cette fois qu’il y eut du mistère dans ce message. Je travaillais avec toute l’activité dont j’étais capable, lorsque, venant à vider la boëtte, je trouve dans le fond un billet découpé avec élégance, en forme de cœur enflammé, tout couvert d’écriture. ~~Je cru~~ Croyant d’abord que ce ne pouvait être que quelques sentences pieuses et édifiantes, je m’empressai de les lire. Ce que je fis avec beaucoup de peine car, outre que l’écriture était difficile, l’idiome était en mauvais français. Mais quelle fut m’a surprise de ne trouver sur ce papier que les expressions d’un amour effréné. ~~Elle~~ La personne me sollicitait de lui faire connaître par la même voie si sa déclaration avait trouvé mon cœur insensible, etc, etc… Dans mon premier étonnement je déchirai le fatal billet, (que je voudrais bien encore avoir aujourd’huy pour la singularité du fait) et je pris la résolution de n’y faire aucune réponse.

Je me mis cependant à faire mes pilulles et Dieu sait de combien de pensées extravagantes je ~~me trouvai~~ fus agité pendant ce travail. De ma vie je ne m’étais trouvé exposé à pareille épreuve. Jamais l’amour n’avait ~~décoché sur~~ attint mon cœur d’aucun de ses traits et jamais je n’aurais pu croire [103] qu’âgé de 39 ans, exténué par les infirmités et revêtu du froc, j’eusse donné dans les yeux de personne. J’ignorais d’ailleurs toutes les menées des intrigues galantes qui m’étaient interdites par la sainteté de ma profession. Tout en un mot me semblait m’éloigner du piège qui m’était tendu. Cependant je ne sais quoi intérieurement me faisait trouver une certaine satisfaction dans cette aventure. Je revins sur la résolution que j’avais prise de ne pas répondre au billet dont les expressions, toutes inconcevables et déplacées qu’elles étaient, avaient malgré cela, quelque chose qui me flatait. Je vis bientôt des inconvéniens considérables dans mon silence. « Si je ne répond pas, me disais-je à moi-même, la personne, incertaine du succès de sa tentative, enploiera d’autres moyens pour parvenir à me découvrir ses sentiments. L’amour n’est pas toujours prudent. On n’a qu’à découvrir quelque chose et voilà une affaire majeure qui peut produire bien du mal et puis, sans avoir envie d’abuser cette personne, j’étais curieux de la connaître, etc... » Je me résolus donc à lui répondre par la même voie, c’est-à-dire en lui renvoyant la boëte de pilulles. Comme je couchais seul dans un espèce de petit cabinet dont j’avais fait ma pharmacie, il me fut possible de le faire sans donner rien à soupçonner à personne. Le moment de la méridienne fut celui que je choisis pour cela (et par la suite, toutes mes méridiennes y furent employées). Après lui avoir témoigné en deux mots ma surprise sur son inconcevable démarche, je lui dis que je crois avoir trouvé le nœud de l’énigme, que sa déclaration amoureuse n’est qu’un jeu concerté entre plusieurs d’entre elles qui veulent s’amuser d’un pauvre trappiste en le mettant à l’épreuve et voir comment il s’en tirera mais que je n’en serai pas dupe et qu’il y a longtems que je connais de quoi les religieuses sont capables, que si cependant elle parle sérieusement, je ne vois pas comment elle a pu se prendre subitement d’un amour aussi ardent pour quelqu’un qu’elle ne connaît pas et qu’elle n’a fait qu’appercevoir en passant au parloir, que sur la demande qu’elle me fait de lui faire connaître si je l’aime, ce serait à moi la plus grande de toutes les imprudences en mettant [104] de côté toutes les raisons qui me défendent de l’aimer, de lui dire que je l’aime, ne la connaissant en aucune manière, l’amour n’étant fondé que sur les perfections connues de l’objet que l’on désire, que cependant puisqu’elle veut absolument de moi une réponse sur ce point, je puis l’assurer que même sans la connaître, je l’aime bien sincèrement et plus qu’elle ne m’aime car en qualité de chrétien, je me pique d’aimer mon prochain de l’amour dont Jésus Christ nous a aimé, que je lui veux et lui désire le même bien qu’à moi-même et que la faiblesse qu’elle vient de me faire paraître me remplit pour elle d’une compassion véritable qui me portera à prier plus ardemment pour sa conversion, vu le grand besoin qu’elle en a que pour toute autre.

Il me semblait que cette réponse devait tout arrêter. Je le désirais et ne le désirais pas, étant curieux de voir où pourrait aboutir une intrigue de cette nature. Quoi qu’il en soit, je me tins sur mes gardes et, au prochain message, j’eus soin d’examiner exactement toutes les boëtes que l’on m’envoya. Charmée de sa première réussite, ma religieuse s’était empressée de profiter de la même voie pour me faire connaître, disait-elle, ses véritables sentiments. Après s’être disculpée sur l’imputation que je lui faisais du complot malin formé contre moi, elle me demande excuse de n’avoir pas assez mesuré ses expressions et en rejette la faute sur ce qu’elle m’a écrit en une langue qui ne lui est pas naturelle, qu’elle est bien loin d’avoir conçu pour moi une passion dont la seule pensée la ferait rougir, que tout se borne à une affection dont elle n’est pas la maîtresse, qu’elle croit bien être selon Dieu et ne pas passer les bornes de la pureté et de la modestie chrétienne, qu’au reste elle espère pouvoir venir à bout de me voir et de m’entretenir seule à seul au parloir et que là elle me fera connaître ses véritables sentiments, qu’en attendant, pour le soulagement de son cœur, elle me demande la permission de ne laisser passer aucune occasion de m’écrire, comme elle espère ~~de~~ que je n’en laisserai passer aucune moi-même sans le faire et l’aider de mes charitables avis parce que, disait-elle, elle voyait bien que quand il serait vrai qu’il y ait eu mauvaise intention se son côté, Dieu la traitait mieux qu’elle méritait en l’adressant à quelqu’un qui pouvait lui être si utile pour son âme, enfin elle [105] finit par me parler en personne instruite de tout ce qui se tramait relativement à nos affaires et afin de me faciliter les moyens de lui écrire sans pouvoir être découvert, elle m’envoyait par le même ordinaire une composition avec laquelle je pouvais lui marquer tout ce que je voulais sur le papier, sans que rien y parraisse, en m’enseignant le moyen de faire revivre l’écriture, moyen qu’elle se proposait d’employer à l’avenir à mon égard et que je devais, en conséquence, mettre dorénavant à l’épreuve tous les morceaux de papiers blancs, comme étiquets, cornets, etc, que je recevrais de sa main.

Un pareil commerce était bien contraire à mon état, m’exposait beaucoup et pouvait me conduire bien loin. Cependant, emporté par je ne sais quel ensorcellement, désirant d’ailleurs profiter de cette occasion pour me mettre au fait de tout ce qui se faisait et disait au parloir, relativement à nos affaires (notre supérieur y était du matin au soir. C’était là le rendez-vous de toutes les personnes laïques et ecclésiastiques qui s’intéressaient à nous et comme parmi les religieuses de la Visitation il y avait des dames de la plus haute condition, on y savait exactement tout ce qui se faisait et se disait à la Cour et à la Régence et ma religieuse, dans les récréations, venait à bout de tout découvrir et m’instruisait de tout). J’imposai silence, non sans beaucoup de peine, à toutes les raisons de ma conscience et je m’embarquai dans une correspondance journalière qui dura plus de quatre mois.pendant lesquels je n’ai pas passé un seul jour sans écrire ou sans recevoir quelque billet. Les expressions trop tendres et même ~~souvent~~ passionnées dont la pauvre fille se servait souvent, ne me faisaient que trop connaître combien son cœur était malade. Cette raison seule eut dû suffire pour m’interdire toute communication avec elle, mais en me contentant de l’en reprendre à chaque fois, je ne laissais pas d’y prendre un certain plaisir, et ce qui me flatait encore d’avantage, c’était la satisfaction d’être exactement instruit de tout ce qui se passait. Une imprudence de sa part ayant fait suspecter notre manière d’écrire, il n’est pas de stratagème que nous n’ayons employés pour nous faire parvenir nos lettres, les boëttes, les pots, les cataplasmes, etc, étaient visités avec la plus grande promptitude aussitôt qu’ils m’étaient remis et il était rare qu’ils ne fussent les messagers de quelque nouvelle missive. Enfin pour ne pas être toujours ainsi dans l’inquiétude, pour découvrir où était [106] niché le poulet, nous convînmes qu’une bouteille d’un verre très foncé, qui allait et venait tous les jours pour une tisanne et dont le cul était très enfoncé (le billet était toujours écrit sur papier fin plié en boule, enfoncé dans le cul de la bouteille où il ne tenait pas la place d’un pouce de profondeur, et pour qu’on ne s’apperçut de rien, il était recouvert d’un morceau de tafetas gommé), serait le messager ordinaire. C’était exposer ses secrets ~~dans que~~ à un confident bien ~~xxxxxx~~ fragile. Il fut cependant fidel pendant bien longtemps et ne nous manqua que vers les derniers jours où, par la maladresse du porteur, toutes le bouteilles ayant été cassées, le billet dont elle était le porteur se trouva ~~perdu et~~ heureusement perdu et jetté avec les débris dans un lieu d’où il ne put jamais sortir. De ma vie je crois, je n’ai eu d’inquiétudes pareilles à celles que j’éprouvai ce jour-là, jusqu’à ce que je me fus assuré que nous ne pouvions être découverts.

Cependant si les angoisses ne furent pas habituellement si vives, je puis dire qu’elles ont été continuelles pendant tout le tems qu’a duré ce petit commerce. Les peines de ma conscience, cette attention, cette sollicitude sans relâche pour éviter jusqu’à la moindre apparence de tout ce qui aurait pu trahir notre secret me faisait acheter bien cher la petite satisfaction que j’avais à contenter ma curiosité et à m’entendre répéter que j’étais aimé. Ma pauvre tête n’était pas à moi un seul moment. De ma vie je crois, je ne me suis si mal acquitté de mes devoirs de religion, quoiqu’en apparence je parrusse ne manquer à rien. Il n’est point de stratagème que cette fille n’ait employé pour parvenir à me voir. Elle prit le prétexte de certaines drogues dont elle ignorait, disait-elle, la manipulation et obtint de sa supérieure que je viendrais au parloir la lui montrer en présence de sa compagne d’office. Une autre fois, c’était une infirmité sur laquelle elle voulait seule me consulter. La permission lui fut encore accordée et j’eus ordre de me transporter au parloir. Comme j’avais lieu de craindre qu’elle ne s’oubliat dans cette circonstance délicate et que j’avais autant lieu de redouter ma propre faiblesse, aussitôt que je la vis entrer, je lui ordonnai de se mettre à genoux et de réciter un *Ave Maria* en l’honneur de l’Immaculée Conception, ce que je fis aussi moi-même. Après cela, sans lui laisser le tems de m’adresser la parole, je lui demandai ce [107] qu’elle voulait de moi. Elle resta interdite, se mit à pleurer et se contenta de me dire qu’elle m’aimait. Je lui répétai ce que je lui avais déjà écrit la première fois, en lui disant qu’elle était folle et qu’en se berçant l’imagination de mille idées chimériques (elle s’était persuadée que la révolution allait venir à Vienne, les chasser de leur couvent et elle voulait que je lui servisse de protecteur, etc…) elle devait bien voir qu’elle se ménageait par la suite les plus grands chagrins. Elle convint de tout, me promit de profiter de la retraite qu’elle était sur le point de faire, de brûler toutes mes lettres et de faire une bonne confession générale. Je m’informai alors comment et pourquoi elle s’était ainsi prise pour moi d’une si belle et si prompte amitié et voici ce qu’elle me répondit :

« Je suis, me dit-elle, native de la Suabe. Mon père m’a abandonnée à l’âge de 12 ans. Depuis ce tems je n’ai jamais entendu parler de lui mais sa figure m’est toujours restée profondément gravée dans l’esprit. Des personnes charitables ont pris soin de mon éducation. On m’a mise encore jeune dans cette maison. Mon goût pour la piété m’ayant donné de l’attrait pour la vie religieuse. N’ayant d’ailleurs aucune connaissance du monde et de ses dangers, j’y ai été reçue. Une personne riche a payé ma dotte qui n’a pas été fort considérable, à cause de mes talens pour la pharmacie qui me rendaient précieuse au monastère. J’y ai toujours vécue contente, sans aucun désir d’en sortir, mais jamais je n’ai pu oublier mon père, ni me dépouiller du désir de le revoir. Lorsque votre communauté est entrée dans notre église, le mardi de la Pentecôte, j’étais à la grande tribune avec les autres pour vous voir entrer. Vous ayant tous considéré avec attention, j’ai cru voir dans votre visage tous les traits de mon père. Cette idée ne m’a pas quittée un seul moment. Je me suis informé de vous et je suis parvenue à savoir que vous étiez le chirurgien de la maison. L’occasion de communiquer avec vous pour les drogues pour m’assurer si vous n’étiez pas mon père m’a parru trop favorable pour la laisser échaper. Voilà pourquoi je vous ai fait mander afin de m’expliquer ce que je comprenais très bien. Alors je vous ai considéré à mon aise. J’ai bien vu que je m’étais trompée mais, tout en vous considérant, je ne sais quoi passait dans mon âme. Je me disais à moi-même : “ Voilà un être malheureux que le Bon Dieu envoie ici peut-être pour mon bonheur. Il est la victime d’une révolution dont je [108] suis menacée moi-même. Hélas ! Si demain j’étais obligé de sortir du monastère seule et sans appui, que deviendrai-je ? Il faut que je m’attache à lui. Nous travaillerons ensemble. Nous ferons valoir nos talens. Nous nous prêterons un secours mutuel pour ne pas tomber dans la misère, etc… ” J’observai d’ailleurs, me dit-elle, dans votre gaîté, je ne sais quoi qui me plaisait et qui semblait me dire que nous étions fais l’un pour l’autre. Loin de combattre ces idées, je les ai nourries et entretenues en moi-même et je n’ai pas été tranquille que je ne vous ais fait la déclaration que je vous ai envoyé. Elle était, j’en conviens, bien peu mesurée et bien imprudente. Mais, que voulez-vous, je ne me possédais pas et dans le moment où je vous parle, il me semble que quelque chose que je puisse faire, jamais je ne cesserai de penser à vous et de vous aimer. Vous êtes le premier qui ayez jamais fait impression sur mon cœur et je vous proteste bien que vous serez le dernier car je vous aimerai jusqu’à mon dernier soupir. »

J’essayai en vain de lui faire sentir l’extravagance de ces dernières paroles. Après une conversation assez longue, nous nous séparâmes et toute sa peine, me dit-elle en me quittant, était de voir que je ne l’aimais pas. « Aimez-moi comme je vous aime, lui dis-je, et vous ne serez pas si misérable que vous êtes. »

Cette entrevue ne fit que l’enflammer davantage. Elle en ménagea encore deux autres dont il ne me fut pas possible de me défendre, qui se passèrent toujours, de son côté en vaines protestations d’amitié, et du mien à essayer de la combattre par tous les motifs de la raison et de la religion. Elle fit sa retraite, sa confession, etc, mais cela ne la corrigea pas. Le lendemain qu’elle en sortie, je reçus encore une de ses lettres. Comme nous étions sur le point de partir, je crus devoir prévenir sa supérieure de tout ce qui s’était passé entre nous deux, afin que si, dans notre éloignement, il arrivait quelque chose, elle put la surveiller et y mettre ordre. Si je ne l’ai pas fait auparavant, c’est que j’ai craint que les précautions que ladite supérieure aurait pris pour arrêter le mal n’eussent été pire que le mal même, en nous exposant à être compromis. Tout cela ne l’a pas empêché de m’écrire encore à Cracovie. Elle m’a même encore écrit depuis des lettres qui sont tombées entre les mains du R.P. pour qui d’abord elles furent des énigmes parce qu’elle étaient écrites d’une écriture cachée et ne contenaient en apparence que quelques phrases [109] indifférentes. Depuis ce tems je n’ai plus entendu parler d’elle et je prie Dieu qu’il ~~lui ait fait perdre~~ m’ait à jamais effacé de son souvenir.

Jamais, je crois, Monsieur, vous ne vous seriez imaginé que les trappistes fussent des gens à conquêtes. Il n’y a certainement rien dans leur accoutrement et dans leur mine desséchée par la pénitence qui soit bien attrayant. Cependant vous aurez peut-être peine à le croire, la religieuse qui est le sujet de l’anecdote ~~pré~~ que je viens de vous raconter, n’était pas la seule dont le cœur fut blessée à mon occasion, sans m’en douter. Une autre jeune personne de l’Alsace vive comme la poudre, pour avoir eu occasion de me voir et de m’entendre au parloir, conçut pour moi une si vive affection qu’elle était sans cesse aux aguets pour me considérer. Elle me prévenait à l’église où chaque jour je la voyais avant même le lever de la communauté, attendre avec patience à la fenêtre d’une tribune que j’entre pour dire la messe. Pendant le tems de nos offices, on la voyait à une grille qui dominait sur le chœur. Plusieurs fois elle me fit remettre par les tourières des pacquets de vieux linges pour mes malades dans lesquels je trouvais toujours un petit billet écrit avec la plus délicate et la plus honnête sensibilité et toutes les protestations de la pureté des sentiments dont elle était pénétré pour moi. Elle me fit passer en diverses occasions des instruments de chirurgie et si la nécessité me conduisait quelque fois au parloir pour quelque personne de la communauté, j’étais toujours sûr de l’y trouver. Elle crut s’appercevoir des communications que la pharmacienne avait avec moi, elle lui en fit des reproches. La rivalité se mit de la partie et peu s’en fallut qu’elles ne faillissent à se brouiller et que notre Alsacienne dans son dépit, ne découvrit ou ne mit sur les voies pour découvrir le ressort secret de toutes nos intrigues. Pour moi qui avais intérêt à ménager tout le monde, je me comportais à l’égard de cette dernière avec toute la circonspection possible et sans parraître l’écouter, je me gardais bien cependant de montrer de l’insensibilité à l’intérêt qu’elle voulait bien prendre à tout ce qui me regardait.

Ces deux femmes, Monsieur, pendant cinq mois que nous avons demeuré à Vienne, ont été pour moi un exercice continuel [110] La conduite que j’ai tenue à leur égard n’a certainement pas été des plus prudentes et tout autre religieux en ma place se serait sans doute comporté bien différemment, y aurait-il beaucoup gagné ? Hélas ! peut-être aurait-il occasion une esclandre capable de déshonorer et les trappistes et les Visitandines. Je ne prétens ~~pas~~ cependant pas m’attribuer à moi-même l’heureuse issue de cette intrigue. Je sais que je me suis beaucoup exposé et que si Dieu ne m’eut protégé d’une manière toute particulière, je pouvais y commettre les fautes les plus graves et de la plus grande conséquence.

Mais ~~c’est assez~~ en voilà bien assez sur une matière aussi peu importante et qui quadre si ~~peu~~ mal avec ~~l’importance~~ la gravité de mon sujet. Revenons aux affaires de notre communauté que je ne perdrais point de vue et sur lesquelles même j'acquerrais chaque jour de nouvelles connaissances par le moyen de ce qui parraissait devoir m’en distraire d’avantage. J’espère que la mauvaise idée que je viens de vous donner de moi, Monsieur, ne diminuera en rien l’intérêt que vous avez bien voulu prendre jusqu’ici à ma narration et que la lettre qui suivra celle-ci ne sera point reçue de vous avec moins ~~d’intérêt~~ d’avidité que les précédentes. J’ai l’honneur d’être etc…

Vingtième lettre

J’ai terminé ma dix-huitième lettre, Monsieur, par le départ du R.P. pour la Russie, après ~~avoir~~ qu’il eut fait au supérieur qu’il laissait à notre tête les plus belles promesses sur le succès qu’il aurait auprès de Sa Majesté impériale de la Régence, relativement à notre prochain établissement dans l’Autriche. Ce fut dans cette confiance que ce digne supérieur encore jeune, mais ~~digne~~ capable par sa prudence de commander à de beaucoup plus âgés que lui, s’empressa après quelques jours d'aller chez l’empereur pour savoir de lui-même quels étaient les arrangemens que nous avions à prendre pour nous rendre au lieu qu’il avait la bonté de nous destiner. Mais quelle fut sa surprise de ne trouver en lui que froideur et indifférence. Il ne nia point les promesses qu’il avait faites, mais il s’excusa sur les oppositions de la Régence avec un air qui fit bien connaître au Père Colomban (c’est le nom du supérieur) qu’il [111] était indisposé contre nous. Celui-ci, plus mort que vif, déjà plus qu’intimidé par la présence de l’empereur, ne sachant d’où pouvait venir cette disgrâce, se hasarda à lui demander s’il avait quelque chose à nous reprocher. « Non, lui dit l’empereur, je vous estime tous, vous êtes l’édification de la ville, mais votre abbé… mais votre abbé... ! » Il ne lui en dit pas d’avantage et le supérieur contristé, n’ayant rien à répondre, ne pensa qu’à se retirer. À la Régence où il crut devoir hasarder de se présenter, ~~on fut~~ il trouva moins de politique. On lui dit nettement qu’il n’avait rien à attendre des promesses de l’empereur. On s’étendit en reproches sur le R.P. et on alla jusqu’à lui dire qu’il n’était qu*’un polisson*. Je tiens tout ceci du Père Colomban lui-même qui me le raconta ~~tout~~ le même soir. Il en était tellement affecté que déjà infirme, il en tomba malade (Les Dames de la Visitation s’empressèrent de faire venir un médecin sur ma demande. J’eus une conférence assez étendue avec lui sur la situation du malade et nous ne le revîmes plus. Comme on lui en fit des reproches chez ces Dames, il répondit que je pouvais sans inquiétude conduire seul le malade. Il ne se contenta pas de leur faire mon éloge, il parla de moi dans la ville en plusieurs endroits, de manière que j’eus bientôt dans Vienne la réputation du plus habile médecin et que je fus obligé de répondre à plusieurs consultations. J’avoue que l’humilité monastique fut ici à une épreuve un peu forte.) et faillit en mourir. À peine remis de sa maladie, il fit de nouvelles tentatives, mais toujours inutilement et bien plus encore, car de mauvais bruits répandus sur notre compte avaient aigris les esprits à un point étonnant. On était allé nous dénoncer à l’empereur et à la Régence comme ayant parmi nous des gens sans aveux, des espions, des ennemis de l’État, des traîtres, de manière que nous vîmes s’évanouir en un instant toutes les espérances que le R.P. abbé nous avait laissé en partant, d’être bientôt placés en Autriche ~~évanouies.~~

Cependant comme l’empereur, avant tout ce tripotage, s’était engagé à nous donner de ses propres deniers une somme assez considérable ~~pour~~ de gratification pour ~~notre~~ les premières dépenses de notre établissement, le Père Colomban, espérant tout de la bonté de l’empereur, fut lui en rappeller le souvenir. Il trouva Sa Majesté toujours dans les mêmes dispositions de nous l’accorder en tout cas d’évennement, mais la Régence n’y consentit qu’après avoir fait les plus grandes difficultés et encore ne délivra-t-elle d’abord qu’une très petite partie de cet argent.

~~Mais~~ Si nous éprouvions tant de désagrémens du côté de la Cour, nous étions bien dédomagés par la compatissante charité des Dames de la Visitation. Déjà depuis quatre mois nous étions entièrement à leur charge : logement, nourriture, chauffage, lumière, drogues et soulagement pour les malades. Elles pourvoyaient à tout et comme si ce n’eut pas été assez, dans la vue de notre prochain établissement, elles préparaient de leur bourse des ornements d’église, des reliquaires et autres objets de décoration. Chaque jour notre pharmacie se trouvait augmenté de quelque nouvelle drogue et de différents instruments [112] pour leur manipulation. On m’a assuré que la modicité de leurs revenus ne suffisant pas pour contenter leur charité à notre égard, elles se retranchèrent sur plusieurs objets et même qu’elles furent obligés d’emprunter.

Pendant que nous étions placés entre deux extrémités si opposées, les rebuts de la Régence et les libéralités des Dames de la Visitation, le R.P. abbé, à la tête de son détachement d’hommes et de femmes, arriva à Terespol, (c’est lui-même qui nous l’écrivit) où il trouva un ambassadeur de Sa Majesté l’empereur de Russie chargé de dépêches adressées au ~~seul~~ R.P., contenant le titre de son établissement dans le pays d’Ore~~sc~~a, avec ordre de ne les remettre qu’à lui seul et de le conduire, lui et tout son monde aux frais de Sa Majesté, dans la maison qui lui était destinée, pour l’en mettre en possession. Des ordres aussi précis ne souffrirent aucune difficulté, ni aucun retard dans l’exécution. Le voyage fut des plus heureux et le R.P., après avoir eu la consolation d’installer ses frères dans leur nouveau monastère, partit aussitôt pour Petersbourg, accompagné ~~de deux~~ d’un religieux et de deux enfants pour aller baiser les mains à l’empereur ~~et~~ lui témoigner sa reconnaissance et lui recommander ceux qu’il avait laissé en Autriche. Dans l’audience particulière que Sa Majesté lui accorda (chose très rare à cette Cour), il en reçut tous les témoignages d’amitié et de confiance et même de respect. ~~Il~~ Sa Majesté s’engagea à nous procurer à tous un asile si nous ne pouvions nous établir en Autriche. L’impératrice ne reçut pas le R.P. avec moins de bonté. Il ausa lui présenter une *Imitation de Jésus Christ* qu’elle ~~accepta avec des té~~ voulut bien accepter et pour témoignage de sa reconnaissance, elle obligea le R.P. a accepter lui-même un présent de sa main.

La lettre qui nous donnait ces détails arriva à Vienne au moment où nous étions le plus tracassés. Elle nous consola beaucoup car déjà nous avions perdu toute espérance de réussir à la Cour d’Allemagne. Il ne restait plus qu’à attendre que le R.P. abbé revint nous chercher, mais nous craignions que la charité des Dames de la Visitation ~~ne~~ se refroidit à notre égard et qu’elle ne retirassent tout ce qu’elles avaient dessein de nous donner si nous nous fussions fixés dans le pays. Bien au contraire, elles n’en firent parraître encore que plus d’empressement pour nous obliger. La considération que la Russie n’est point féconde [113] en ressources, leur fit encore ajouter à leurs libéralités. Pour moi, en mon particulier, je me vis tellement accablé de toutes les choses nécessaires à la pharmacie que je fus obligé d’en refuser presque la moitié. Dans la pensée que le R.P. ne tarderait pas à venir et en nous enlevant, leur enlevant aussi le plaisir d’exercer leur charité, elles mirent dans l’apprêt de notre nourriture et dans toutes les autres choses nécessaires que nous recevions journellement une attention toute particulière. Enfin il est impossible d’exprimer jusqu’où elles ont porté pour nous en tout genre leurs soins et leur prévoyance et l’on peut dire qu’elles ont vérifié à la lettre à notre égard ce distique de Gresset dans son Vert vert :

Les petits soins, les attentions fines,

Sont nés, dit-on, chez les Visitandines.

Mais si l’ardente charité de ces bonnes filles les empêchait de sentir la pesanteur du fardeau qu’elles s’étaient imposé, nous le sentions pour elles et nous désirions ardemment de les en pouvoir décharger. Ce fut dans cette vue que le Père Colomban ne crut pas devoir attendre le retour du R.P. abbé et résolut de prendre toujours le chemin de la Russie qui était devenue notre unique ressource pour aller à sa rencontre. Il était nécessaire pour cela de s’addresser à la Régence à qui la proposition de notre départ semblait ne pouvoir ~~qu~~ être qu’agréable, pour en obtenir des passe-ports. Mais il fut fort surpris lorsqu’on lui en refusa, en lui disant que l’on n’avait pas coutume d’en accorder aux vagabonds, que l’on ne nous empêchait pas de rester dans le pays, qu’on nous y souffrirait même volontier, pourvu que nous n’y restions pas réunis. N’ayant rien à répliquer il se retira pour implorer la même grâce des ambassadeurs des provinces limitrophes d’Allemagne, mais il les trouva tous dans les mêmes dispositions à notre égard. C’était une espèce de ligue que l’on avait formé contre nous pour nous forcer enfin à nous désunir. Il fallut donc recourir à d’autres expédiens pour tâcher de nous tirer d’embarras.

Dans cette extrémité la Providence parrut nous offrir un moyen de subsistance honnête et même avantageux pour le gouvernement : un particulier, homme extrêmement pieux, conduisait dans un des faux-bourgs de Vienne, une manufacture de soies dont il était en partie comptable au gouvernement depuis le dévidage de dessus [114] les cocons jusqu’à la mise en œuvre inclusivement. Tout se faisait chez lui. Il était pourvu de toutes les pièces de mékaniques, etc, propres pour ce genre de travail. Il lui vint en pensée de nous confier le tout et de nous en abandonner le profit et selon son projet, lorsque nous aurions été suffisament formés à ce genre de travail, il se serait uni à nous en se faisant trappiste et sa femme devait s’engager chez nos religieuses. Il en fit lui-même la proposition au Gouvernement qui parrut l’accepter. Les enfants eussent été occupés au dévidage, les femmes à la filature et au doublage et les religieux auraient travaillés sur les métiers. Jamais projet ne parrut mieux conçu pour rendre plus sensible la possibilité de son exécution. Des religieux et des enfants se transportèrent pendant plusieurs jours dans la manufacture, on fournit des matières aux religieuses et le résultat de leur travail fut mis sous les yeux de la Régence. La maison était vaste et contenait plus de bâtiments qu’il n’en fallait pour nous loger séparément. Le profit que nous eussions fait par un travail assidu, sans préjudice à nos exercices réguliers, eut été plus que suffisant pour notre honnette subsistance, nous nous fussions même engagés à le partager avec le Gouvernement. Si le marché était avantageux pour nous, il ne l’était pas moins pour lui. L’empereur en fut instruit. Il en pressa même l’exécution mais la Régence qui voulait nous désunir, aima mieux sacrifier l’intérêt publiq que de procurer notre avantage particulier. En conséquence elle fit naître des incidens et ne manqua pas de prétextes pour faire échouer le projet.

Que faire alors ? De nouvelles tentatives pour obtenir des passe-ports ? Elles étaient inutiles. Toutes les puissances semblayent s’être liguées pour nous empêcher de sortir. Sur ces entrefaites arrive une lettre du R.P. abbé qui nous ordonnait de nous mettre au plus tôt en marche mais sans nous désigner le terme de notre voyage. Pour le coup nous crûmes que la Régence n’aurait plus rien à nous objecter lorsque nous lui communiquerions des ordres aussi précis. Mais on ne fit que rire de la lettre du R.P. On dit au Père Colomban qu’il ne voyait pas que le R.P. voulait nous faire tomber dans le piège où il s’était laissé prendre lui-même, que la Russie était un royaume d’où, une fois entré, l’on ne sortait pas quand on voulait, que la preuve en était claire puisque le R.P. abbé qui aimait tant à voyager, en était réduit à nous écrire de l’aller joindre, que nous avions grand tort de nous mettre en peine de lui, car nous ne le reverrions [115] jamais. Enfin l’on ajouta que nous n’avions pas besoin de courrir si loin pour chercher un sort au moins incertain pendant que nous pouvions rester à Vienne où l’on promettait de nous fournir à tous, les moyens de vivre chacun en notre particulier ou dans différentes communautés, qu’on se chargerait de tous les enfants que nous avions, que le Gouvernement les ferait élever dans les maisons d’éducation, etc. Quoiqu’il y eut bien des choses à répondre à toutes ces propositions, le pauvre Père Colomban aima mieux se retirer en silence, délibérant en lui-même sur le parti qu’il avait à prendre pour se tirer d’un si cruel embarras. Mais ce qui l’augmentait encore, c’est que les intentions de la Régence à notre égard étant devenues publiques, chacun s’ingérait de lui donner son avis. Tous et les personnes les plus respectables elles-mêmes, tant ecclésiastiques que laïques, pensaient que, vue l’impossibilité où le Gouvernement nous mettait d’obéir aux ordres du R.P., nous ne devions nous faire aucune peine de rester et de profiter des offres que l’on nous faisait. Les Dames religieuses de la Visitation, au parloir desquelles le Père Colomban n’allait que trop souvent parce qu’il était comme le rendez-vous de tous ceux et celles qui paraissaient s’intéresser au sort des trappistes, ces bonnes Dames, di-je, contentes de pouvoir nous retenir, appuïèrent fortement cet avis et vaincu par leurs sollicitations, il se laissa gagner et parut consentir à accepter les propositions de la Régence.

Il ne voulut cependant rien faire sans prendre auparavant l’avis de ses religieux qui pour la plupart étaient dans la plus parfaite ignorance de tout ce qui se tramait contre eux. Nous ayant donc tous assemblés, il nous fit en peu de mots l’exposé de la situation critique de nos affaires et nous demanda ce que nous en pensions. L’avis général fut que dans une circonstance aussi épineuse, pour mettre notre conscience en sûreté et qu’on n’eut rien à nous reprocher, nous ne devions absolument rien faire de notre propre mouvement, qu’étant privés de notre supérieur dont la volonté connue nous était impossible et que nous ne pouvions consulter pour le moment, nous devions recourir au seul supérieur que nous avions alors et dont ~~l’avis serait~~ la décision aurait pour nous d’autant plus d’authorité qu’il était supérieur de notre supérieur lui-même : Son Excellence. Mgr le nonce résident alors à Vienne. Un seul religieux s’opposa à cet avis et dit que nonobstant toutes les oppositions de la Régence, il fallait se mettre en devoir de partir pour mettre en pratique l’article de la sainte règle qui nous impose l’obligation d’obéir même lorsque l’ordre est impossible. *Si cui impossibilia injunguntur*[[3]](#footnote-3)… [116] Sans s’arrêter à son opposition, on dressa aussitôt une requette en forme de consultation qui fut signée de tous, par laquelle nous exposions à Son Excellence, d’un côté les oppositions invincibles que la Régence mettait à notre départ, de l’autre les ordres strictes et précis du R.P. abbé, ensuite le mode d’existence que l’on nous proposait, soit pour nos enfants, soit pour chacun de nous en particulier et nous le conjurions de prononcer sur le parti que nous avions à prendre dans une occurrence aussi délicate, sa décision étant la seule règle qui put tranquilliser nos consciences. En attendant la réponse, le supérieur indiqua le lendemain comme ~~mémoire présenté, nous ne fûmes pas longtems~~ jour de jeûne général et nous imposa à tous quelques prières particulières pour demander à Dieu ~~d’éclairer~~ de nous faire connaître sa volonté par la décision de Son Excellence.

Nous n’attendîmes pas longtems après la réponse qui fut que dans l’état présent des choses, l’obéissance à notre supérieur nous étant devenue impossible par les obstacles qu’une authorité légitime, quoique peu raisonable dans ses volontés y apportait, elle ne nous obligeait pas, que nous devions en conséquence profiter des moyens que la Providence nous offrait pour pourvoir à notre propre subsistance et celle de ceux dont nous étions chargés, que sans quitter notre état et sans perdre même l’espérance de pouvoir nous réunir un jour, l’on nous placerait dans les différentes communautés de la ville et qu’il en serait de même pour les religieuses, que pour ce qui regardait les enfants, dès que le Gouvernement se chargeait de leur éducation nous devions être sans inquiétude à leur égard.

Comme les Dames de la Visitation s’étaient chargé de faire parvenir promptement et sûrement notre requette, ce fut aussi par la même voie que parvint la réponse et le parloir tout le ~~consistoir~~ (discrétoire ?), assemblé, fut le lieu où le Père Colomban en fit ~~pour~~ la première ~~fois la~~ lecture. Les bonnes Visitandines furent au comble de leur joie, ~~elles~~ et ne négligèrent rien pour engager ~~le~~ notre supérieur à se conformer en tout à la décision du nonce. Et c’est ce qui m’a toujours fait soupçonner que ce projet avait été conçu chez elles, que les oppositions que la Régence mettait à notre départ auraient très bien pu être le fruit de leurs intrigues car l’affection que l’on ~~avait conçu~~ faisait parraître pour le Père Colomban passait un peu les bornes de la charité chrétienne. J’ai su de bonne part que son appartement était déjà marqué dans le corps de logis externe de la maison, que l’on avait des vues sur lui pour en faire le directeur de la communauté en cas que celui qui occupait cette place et dont la santé était très chancelante vint à manquer. D’autres religieux qui pouvaient être utiles avaient aussi l’assurance des secours et de la protection de ces Dames. Quoi qu’il en soit, qu’elles ayent [117] influé ou non dans la décision du nonce, il est certain qu’elles ne négligèrent rien pour la faire exécuter promptement et que le Père Colomban y mit une activité qui ne pouvait lui être inspirée que par la vivacité de leurs désirs.

En conséquence on dressa un état exact et circonstancié de tous les religieux et religieuses et de tous les enfants. On ouvrait pour asile à ceux-ci les maisons d’éducation militaire ~~et les différentes maisons religieuses de la ville~~ ~~l’on se proposait de~~ nous ~~disperser deux à deux dans~~ et les autres devaient être dispersés deux à deux dans les différentes maisons religieuses de la ville. Là nous devions conserver nos habits, accommoder nos règles et nos usages autant que nous le pourrions à ceux des maisons où nous serions, et du reste le nonce nous dispensait de ce que nous ne pouvions observer tant que les circonstances l’exigeraient car nous devions toujours conserver le désir de nous réunir un jour et ne rien négliger pour cela. Ce fut à cette fin que le Père Colomban nous demanda à tous nos observations par écrit sur les moyens que nous avions à prendre pour conserver dans cette fâcheuse position, autant que nous en pouvions être capables une union parfaite et une grande fidélité aux principales observances, seul fondement de l’espérance que nous pouvions avoir de nous réunir un jour. Enfin le projet était fait, il n’y manquait que l’exécution. Déjà plusieurs de nous avaient été présentés aux supérieurs des maisons où ils devaient habiter. En mon particulier, je fus présenté au prieur des Carmes dans le grand parloir de la Visitation. Nous n'attendions que l’ordre d’un départ général. Heureusement le Père Colomban prit encore quelque tems pour réfléchir. Il vit qu’il allait un peu trop vite, que le pas qu’il allait nous faire faire était un pas décisif car une fois désunis, nous perdions notre force et c’en était fiat de notre état. Mais le Seigneur qui veillait sur nous, nous préserva du danger.

L’opposition que le religieux avait témoigné pour l’avis général, le jour où notre supérieur nous demanda nos avis lui revint à l’esprit et comme il avait résolu de ne rien faire qui ne fut approuvé de tous, il crut que c'en était assez, ~~pour~~ afin que personne n’eût rien à lui reprocher pour suspendre l’exécution d’un projet en apparence si bien concerté. Il réitéra ses tentatives auprès de la Régence et des Cours étrangères. Mais ce fut inutilement. Toujours on lui répondit que tant qu’il ne pourrait assigner le lieu fixe où il ~~pour~~ voulait nous conduire, nous ne devions être regardés que comme des vagabonds et que comme tels nous ne devions jamais nous attendre ~~xxx avoir~~ à rien obtenir. Il fallut donc se tourner d’un autre et chercher dans la charité ~~dans~~ des particuliers ce que [118] les authorités constituées lui refusaient avec tant d’opiniâtreté. Une dame de Franconie qui demeurait à Vienne et qui venait de tems en tems au parloir de la Visitation, ayant entendu parler de l’extrême ~~embarras~~ perplexité où nous nous trouvions, crut pouvoir nous tirer d’embarras en nous proposant d’aller demeurer dans son château. Par ce moyen, nous devenions maîtres des derniers retranchements de la Régence, puisque dès lors elle ne pouvait plus nous objecter que nous n’avions point d’endroit déterminé pour nous retirer. Ladite dame s’employa même pour nous auprès de l’ambassadeur prussien et nous obtint des passe-ports pour passer par la Prusse. Le Père Colomban n’hésita pas un seul instant à accepter la proposition, quoique le voyage nous éloigna beaucoup de la Russie où nous espérions toujours pouvoir rejoindre le R.P. abbé, nonobstant tout ce que l’on pouvait nous dire de contraire, et muni des passe-ports de l’ambassadeur prussien qui déterminaient précisément le but de notre voyage, il fut à la Régence pour en obtenir à l’effet de sortir de l’Allemagne. Ne sachant plus sur quoi se retrancher, le Conseil parut révoquer en doute la parole de cette dame et exigea qu’elle se transporterait à la Régence à l’effet de savoir la vérité de sa propre bouche ~~la vérité~~. Elle y fut interrogée en présence du Père Colomban. Sa réponse fut conforme à notre exposé. On lui fit une très mauvaise réception. On ne négligea rien pour la détourner de son pieux dessein mais enfin voyant que l’on ne pouvait rien gagner sur elle et que sa résolution était prise, on consentit à nous accorder des passe-ports avec lesquels nous irions partout où bon nous semblerait, mais à ces conditions : qu’aucun de nous, absolument quelqu’il fut, ne pourrait rester dans les Etats de l’empereur, ce que nous désirions le plus ardament, et que lesdits passe-ports ne nous seraient remis par le capitaine de la place que quand il nous aurait tous vu monter en voiture. Nous n’en demandions pas davantage. Le Père Colomban, de retour de la Régence, s’empressa de nous communiquer l’heureuse réussite de sa négociation et nous ordonna de commencer dès le même jour à faire tous les préparatifs nécessaires pour le départ.

Il restait cependant une affaire bien importante pour nous à terminer. L’empereur nous avait promis une somme assez considérable dont sa volonté était que nous jouissions en tous cas d'évennements. La Régence qui n’avait consenti qu’avec peine à cette libéralité de Sa Majesté, ne nous en avait encore délivré qu’une très modique partie [119] et même fit assez connaître, en accordant les passe-ports, que son intention n’était pas de délivrer le reste. On avait même dit formellement que nous n’avions rien à en espérer. Le peu d’argent que nous avions aurait bien pu suffire pour nous conduire jusqu’à Cracovie et après cela nous nous fussions trouvés dans la plus affreuse misère. Nous n’eûmes d’autre ressource que d’avoir recours à la bonté de l’empereur à qui le Père Colomban exposa notre situation et en même tems ce qui avait été dit à la Régence. Sa Majesté qui nous avait toujours honnoré de sa bienveillance fut indignée que l’on voulut ainsi le faire manquer à sa parole et ordonna que ce qui restait à payer sur la gratification qu’elle nous avait accordée serait employé à nous conduire jusqu’à Cracovie dans les voitures du gouvernement et que nous serions accompagnés d’un commissaire jusqu’aux frontières. Cette disposition de l’empereur nous fit d’autant plus de plaisir qu’elle nous épargnait l’embarras de nous pourvoir de voitures par nous-mêmes. Comme depuis plusieurs jours nous étions occupés à embâler tous nos effets, le départ ne souffrit aucun retard de notre côté. Le 22 novembre 1798 de grand matin les voitures étant arrivées dans la cour de la Visitation, tout fut chargé en un instant. Lorsque nous fûmes montés ~~en voi~~ le commissaire fit l’appel de tous les individus, le capitaine de la place vint remettre les passe-ports au supérieur. Tout ceci se passait à la vue des religieuses et des penssionaires qui toutes étaient placées aux grilles des fenêtres de la grande fasçade, ce qui faisait pour le peuple qui était accouru pour nous voir partir, un spectacle plus divertissant que celui qu’il~~s~~ était venu chercher. Les présens dont elles nous avaient comblé et que nous emportions avec nous, nous étaient un sûr garant de la sensibilité de leurs cœurs à notre égard et s’il en est quelques unes qui nous ont vu partir avec plaisir (et ce ne furent certainement pas les moins raisonables), je suis bien convaincu que la plupart nous ont donné des larmes. Au moins je suis bien sûr d’en avoir fait répandre et tout content que j’étais de partir, je n’ai pas laissé d’être sensible à tout ce que la charité, etc, nous avait prodigué dans cette maison dont jamais je ne perderai le souvenir.

Avant d’entrer dans les détails de ce nouveau voyage, vous me permetterez, Monsieur, de m’arrêter un peu pour vous renouveller l’assurance des sentiments…

Vingt-et-unième lettre

[120] De Vienne à Cracovie nous avions cent lieues à faire qui ne nous donnèrent pas beaucoup d’embarras parce que le commissaire qui nous accompagnait pourvoyait aux relais et payait partout. Nous n’avions que notre dépense à payer dans les auberges car nous ne pûmes que très rarement fréquenter les grosses abbayes, nos hospices ordinaires. Nous eûmes pendant toute cette route un tems affreux. Le vent et la nège nous forcèrent de rester bien étroitement enfermés dans nos voitures, ce qui m’empêcha de contenter ma curiosité autant que je l’aurais désiré. Nous n’eûmes d’autres aventures dans tout ce voyage que quelques renversements de voitures, ce qui arrivait assez fréquament, parce que, comme j’ai eu l’honneur de vous dire, ~~c’était des~~ nous étions portés dans les voitures publiques, fort mal entretenues. Ce qu’il y eut de plus fâcheux, c’est que ces sortes d’accidents arrivèrent aux religieuses plus qu’à tout autres. Heureusement il n’y eut personne de blessé. J’étais cependant appellé à chaque fois pour porter secours en cas de besoin, ce qui me fâchait fort à cause du mauvais tems. Tout se bornait ordinairement à la frayeur et quelques fois un peu de foulure ou d’écorchure. Je leur faisais prendre une goutte d’eau-de-vie pour les remettre de leur saisissement et je retournais à ma voiture, leur laissant le soin de se tirer d’embarras comme elles pouvaient. Malgré tous ces petits accidens, nous ne laissions pas cependant d’aller encore assez vite et nous serions arrivés avant dix jours à Cracovie si nous n’eussions été rencontrés par un détachement de l’armée russe qui nous obligea de rester deux à trois jours à l’auberge parce qu’on ne pouvait nous procurer des chevaux. Ces braves soldats, loin de nous faire aucune insulte, eurent pour nous beaucoup de complaisances, parurent prendre beaucoup d’intérêt à [121] notre situation et nous promirent que bientôt, par le succès de leurs armes, nous pourrions retourner librement et sans inquiétude dans notre patrie. Mais hélas ils furent bien trompés dans leurs espérances !

Vous savez, Monsieur, que je vous ai dit qu’une partie de nos frères avait pris la route de la Bohême où l’empereur leur avait assigné provisoirement une retraite dans un ancien monastère de bénédictins. Comme leur sort était attaché au nôtre et qu’il dépendait entièrement des dispositions de la Régence, ils éprouvèrent les mêmes vicissitudes que nous, à l’exception qu’étant parvenus à avoir des passe-ports aux bureaux de leur arrondissement, voyant qu’ils n’avaient plus d’établissement à espérer en Allemagne, ils prirent les devants, aussitôt qu’ils reçurent les ordres du R.P., se divisèrent en différentes petites bandes pour pouvoir mettre le publiq plus facilement à contribution et voyager à moins de frais et prirent la route de la Pologne. À 15 lieues environs de Cracovie, dans un bourg appellé Kenti, nous trouvâmes une de ces divisions qui déjà depuis plusieurs jours, était logée chez de bon pères récolets qui ne les laissaient manquer de rien selon leur pauvreté et c’est ici un témoignage que je dois rendre à la charité des enfants de saint François : pendant tout le cours de nos voyages, quoique nous ayons habité dans de grandes et superbes abbayes, jamais nous n’avons été reçu avec la cordialité, je dirais presque avec la profusion, que les R.P. capucins et récolets ont fait paraître en nous donnant l’hospitalité. Aussi toutes les fois que nous avons rencontré quelqu’un de leurs monastères, nous nous y sommes toujours adressés préférablement aux maisons les plus riches et nous y avons toujours été très bien ~~reçus~~ acceuillis. Le supérieur qui gouvernait cette petite division de nos frères était un jeune homme fort actif qui pendant son séjour dans cette maison ne négligea rien auprès des personnes riches des environs pour se procurer des secours, afin de soulager les bons pères récolets et de s’assurer quelques ressources pour l’avenir. Il resta dans cette maison jusqu’à notre départ général de Cracovie, époque à laquelle il remit au R.P. une somme assez considérable de ses épargnes, et toute la récompense qu’il en eut, ce fut des reproches de ce qu’il ne s’était pas fait défrayer de tout dans la maison où il était, pour avoir plus d’argent à lui remettre, en conséquence il fut cassé de sa supériorité pour le punir de sa malversation.

[122] En arrivant à Cracovie, ce qui eut lieu vers les premiers jours de décembre, le commissaire nous fit assigner nos logements dans différentes communautés religieuses. Nous étions divisés en trois bandes égales, composées de religieux, convers et enfants, y compris ceux qui ne tardèrent pas à arriver de la Bohême. Pour les religieuses elles ne furent pas divisées mais habitèrent toutes dans la même communauté. Comme la plupart de ces maisons étaient pauvres, elles souffraient avec peine une contribution aussi onéreuse et souvent l’on nous refusait le nécessaire. Au reste c’était bien de notre faute car ayant de l’argent, qu’avions-nous besoin de nous faire nourrir par charité par des gens qui étaient presqu’aussi pauvres que nous, mais tel était l’ordre du R.P. et ce ne fut qu’après avoir éprouvé une foule de désagrémens que nous y avons enfin dérogé. Nous ne restâmes cependant pas à la charge des mêmes maisons pendant les cinq mois que nous avons passé à Cracovie. Le Gouvernement crut devoir faire partager le fardeau en nous transférant dans d’autres. Quoique je sortisse souvent en qualité de chirurgien, pour aller visiter nos frères et les religieuses dans leurs infirmités, je n’ai cependant jamais rien su de bien particulier relativement à ces différentes bandes, mais il est à croire que leur position étant la même que la nôtre, ils ont été aussi sujets aux mêmes vicissitudes. Je me bornerai donc, Monsieur, à vous entretenir de ce qui concerne la bande à laquelle j’étais attaché et vous pourrez, par analogie, juger de ce qui regarde les autres.

Nous eûmes d’abord pour supérieur le Père Colomban. L’on nous plaça dans une maison de chanoines réguliers où nous fûmes si mal reçus de toutes manières, qu’au bout de deux jours nous fûmes obligés, avec l’aucthorisation du Gouvernement, d’en sortir, sans quoi nous y serions morts de faim et de froid. L’on nous transféra de là dans la maison des R.P. dominicains, sous la conduite du Père Louis de Gonzague car le Père Colomban étant poitrinaire, il eut eu trop à souffrir dans cette auberge et comme d’ailleurs les dominicains n’étaient pas riches, pour les décharger en partie, il fut placé aux capucins avec deux de ses religieux et tous les enfants attachés à notre division. Les R.PP. dominicains nous reçurent avec bonté et nous traitèrent honnêtement pour des gens qui eussent fait deux repas, en supposant que l’on nous aurait donné matin et soir pareille quantité de nourriture, mais nous étions dans le tems des jeûnes, nos frères mouraient de faim en [123] en sortant de table et nous fûmes obligés de suppléer à ce déficit en leur fournissant du pain ~~à discrétion~~ après leur repas. Pour moi je n’étais pas fâché en mon particulier de ce régime parce que, si nous avions à souffrir un peu de la faim, au moins nous n’avions point de malades. Le froid excessif qu’il fit cet hiver nous mit dans le cas de souffrir beaucoup. La pauvreté ne permettant pas aux Dominicains de se fournir de bois qui était très rare, on allumait à peine une fois notre fourneau en 24 heures. Pendant tout l’hiver, nos vitres dans l’intérieur de la chambre n’ont pas été un seul jour sans être couvertes d’un givre glacé de l’épaisseur de deux à trois lignes. En vain nous chargions-nous pendant toute la journée de nos couvertures, nous étions sans cesse pénétrés par le froid. Obligés de laver nous-mêmes nos hardes, notre chambre était le seul endroit où nous puissions les étendre pour les faire sécher et comme nous en avions continuellement, nous n’étions pas un seul instant sans être plongés dans un atmosphère humide qui contribua beaucoup à altérer notre santé. Mais ce qui acheva de la ruiner ce fut la mauvaise nourriture. Nos frères ne pouvant tenir à la modicité des portions des R.PP. dominicains et lassés de ~~manger~~ faire du pain sec la base principale de leur réfection, demandèrent qu’on leur fournit la matière, un vaisseau propre et un foyer et qu’ils prépareraient eux-mêmes leur nourriture et comme les R.PP devaient gagner à ce marché, ils espéraient que l’on augmenterait la portion du pain en conséquence. La proposition ayant été acceptée, nous vîmes tous les jours paraître à l’heure du repas un immense chaudron rempli de grueau d’avoine cuit à l’eau et au sel dont toute la communauté se remplit le ventre à discrétion. Mais le fruit de ce manège de gourmandise ne fut pas longtems à éclore. En peu de tems tous devinrent bouffis et enflés de la tête aux pieds, quelques uns furent même dans le plus grand danger et j’eus toutes les peines du monde à les en tirer. Pour moi, réduit à contempler cette mortelle nourriture, bornant tous mes repas à un petit morceau de pain sec, je tombai dans une faiblesse et un dépérissement si considérable que je pouvais à peine me traîner. Dans cette extrémité, je crus que le seul remède était de recourir au Père Colomban, de lui exposer notre situation et de nous en rapporter à sa discrétion et à sa prudence car il ne [124] m’eut jamais été possible de faire entendre raison au Père Louis de Gonzague qui, amateur de la mortification, ne voyait dans ce genre de vie, et pour lui et pour ses frères, qu’un moyen de la pratiquer davantage. En conséquence je me transportai, non sans beaucoup de peine, chez les R.P. capucins, je n’eus pas besoin de m’étendre en longs discours pour prouver au Père Colomban l’état pitoyable où nous nous trouvions. Ma figure décharnée et mon excessive faiblesse lui en dirent assez. Il me suffit de lui en ~~demander~~ exposer la cause et j’en obtins facilement la permission de prendre tous les moyens convenables pour y remédier. D’abord pour ce qui me regardait personnellement, je lui demandai, quoique nous fussions dans le carême, qu’on voulut bien me donner, matin et soir, un petit pain blanc d’une demie livre, avec une chopine de lait et à midi une petite souppe et deux œufs frais. Ce petit régime, suivi pendant près d’un mois, suffit seul pour me rétablir parfaitement. Pour ce qui concernait nos frères, je lui fis comprendre que nous ne pouvions, sans une espèce d’injustice, pendant que nous avions de l’argent, rester entièrement à la charge des R.PP. dominicains qui étaient vraiment dans l’impossibilité de nous mieux traiter, que l’unique moyen de remédier au mal était de partager le fardeau avec eux. Ainsi, s’il voulait m’en croire, je ferais un accomodement avec le R. prieur des Dominicains, qui nous serait un peu coûteux à la vérité, mais qui seul suffirait pour rendre en peu de tems la santé à mes frères. Il me laissa maître de tout ~~et en peu de tems~~ et de retour à notre boutique, je ne différai pas à aller trouver le prieur avec qui je fis le traité suivant par lequel il s’engageait à nous donner chaque jour, à notre seul repas,une bonne souppe trempée et une portions bien accomodée et d’une quantité raisonable puis les lumières suffisantes pour nous éclairer. Du reste, nous nous obligions à nous fournir le pain et le bois nécessaire pour notre chauffage. Je lui ajoutai que comme nous avions parmi nos frères plusieurs qui étaient fort adroits en beaucoup d’ouvrages, nous lui offrions nos services et que nous nous ferions un plaisir d’employer gratis le tems qui serait à notre disposition pour l’utilité de sa communauté. [125] Ma proposition fut écoutée et reçue comme je m’y attendais car je savais que le bois et le pain était ce que le prieur avait le plus à cœur. La Providence d’ailleurs ayant fait naître plusieurs occasions dans lesquelles nous lui avons rendu de vrais services (un des religieux les plus considérés de la maison étant tombé dangereusement malade, nous avons passé des nuits auprès de lui. Le médecin même se déchargea sur moi pendant son absence, du soin de le conduire. Je n’ai rien négligé de tout ce qui dépendait de moi. Les médecins appellés en consultation approuvèrent ma conduite, ce qui me donna grande réputation dans le pays, mais tout en m’approuvant, ils ne voulurent rien démordre de leur pratique meurtrière malgré toutes mes observations et le malade en fut la victime). Nous passâmes bientôt de la misère dans une espèce d’opulence. Au moins notre souppe et notre portion étant régulièrement saine et suffisante, le pain que nous nous procurions étant bon, etc, notre appartement se trouvant à un degré de chaleur convenable, nous vîmes ~~bientôt~~ en peu de jours toutes les infirmités disparaître, au grand contentement de tous mes frères qui ne savaient à quoi attribuer cet heureux changement. Mais ce ne fut pas sans une grande peine pour le Père Louis de Gonzague qui n’y voyait qu’à perdre pour sa mortification.

Plus de deux mois se passèrent de la sorte en attendant le R.P. abbé qui ne nous donnait pas même de ses nouvelles. Les blessures que nous avions reçu à Vienne étaient trop récentes pour ne pas s’ouvrir facilement. On nous répéta ce qui nous avait été déjà dit à la Régence, que le R.P. était enfermé en Russie, qu’il n’en sortirait jamais, que nous n’avions aucune espérance de le revoir, que nous ne pouvions toujours exister ainsi à la charge du publiq et que le meilleur parti que nous eussions à prendre était de nous séparer et de chercher à nous placer chacun de notre côté, que nous ne manquerions pas de personnes charitables qui s’intéresseraient à nous. Ces discours et mille autres, tenus par gens de distinction et de mérite, joints à ce que nous avions à souffrir, firent impression sur nous. Plusieurs firent des démarches auprès du Gouvernement pour parvenir à se placer dans quelque communauté ou autrement. En mon particulier, je présentai une requette pour rester cher les Dominicains, avec la permission d’y exercer dans la ville auprès des pauvres, les fonctions de médecin et de chirurgien. Le Père Colomban n’ignora aucunes de ces démarches et ne s’y opposa pas. Il laissa à chacun la liberté de faire selon sa conscience tout ce qu’il voulut pour pourvoir à sa sûreté en cas que la désunion dont nous étions menacés arriva. On m’a assuré que lui-même s’était pourvu de tous les passe-ports nécessaires pour retourner à Vienne s’il nous arrivait quelque chose. Enfin nous [126] nous ne tenions à rien et si dans cette circonstance le Gouvernement eut agit directement pour nous dissoudre, nous courrions un plus grand risque qu’à Vienne parce que notre désunion alors ~~n’eut~~ étant l’effet du désespoir, jamais ~~été telle que~~ nous ~~ne pensions facilement~~ n’eussions pu ni voulu nous réunir ~~au lieu que si nous nous fussions débandés à Cracovie, c’eut été l’effet d’un espèce de désespoir~~. Chacun aurait été de son côté où il aurait pu. Le plus grand nombre aurait repris la route de Vienne pour y retrouver les espérances qu’il y avait laissé et alors comment eut-il jamais été possible de nous rassembler ? Comme l’on ne nous proposa à Cracovie aucune ressource pour nos enfants, je crois qu’ils ont été un des plus grands obstacles à notre désunion et que si nous eussions pu nous en débarasser, nous n’eussions pas hésité à nous séparer. Tous nous étions las de notre situation. La Providence qui ne cessait de veiller sur nous, se servit de toutes sortes de moyens pour nous retenir dans notre état. Aussi nous pouvons bien dire que si nous avons eu le bonheur de le conserver, c’est bien uniquement son ouvrage.

Vous ne serez peut-être pas fâché, Monsieur, que je vous dise quelque chose des polonais, ayant demeuré assez de tems chez eux pour les observer. Cracovie est une ville assez grande. Il y a de grands et beaux édifices. Particulièrement les églises, les palais et les maisons communes sont magnifiquement batties mais les maisons particulières sont écrasées, maussades, sans ordre et sans alignement. Les polonais ont l’abord très doux mais ils sont faciles à iriter et leur colère est terrible. Ils paraissent singulièrement attachés à tout ce qui concerne le culte extérieur de la religion. Leurs églises sont bien ornées, ils les fréquentent beaucoup. On les voit faire des prostrations, se frapper la tête contre le pavé et faire d’autres démonstrations de piété qui seraient ridicules parmi nous. Ils chantent presque toutes leurs prières et l’on est tout surpris hors du tems des offices d’entendre trois ou quatre personnages réunis dans un coin qui chantent leur chappellet. Quoi que le vin soit rare et cher, les Polonais en boivent beaucoup et lorsqu’il s’y mettent, ils ne quittent guère qu’ils ne soyent ivres. Ce défaut est assez général chez les moines de ce pays sur le principe que le liquide ne rompt point le jeûne, ils ne se font aucun scrupule de se saouler même [127] le jour du Vendredi-Saint. Les gens du peuple qui n’ont pas moyen d’acheter du vin le remplacent par le *mulsum* qui est un espèce d’hydromel fermenté dont ils boivent jusqu’à s’enyvrer, yvresse dangereuse qui les rend furieux. Ce n’est pas sans raison que nous appellons Polacres, en France, ceux qui sont mal-propres car on peut dire que ce vice est général en Pologne. Jamais ils ne se servent de mouchoir pour se moucher. Les prêtres même à l’autel se mouchent avec leurs doigts et n’employent leur mouchoir que pour s’essuyer les doigts. Encore sont-ce les plus polis. Les juifs retirés dans ces contrés forment presqu’un tiers de la population et ces gueux monopoleurs sont la ruine des particuliers. Ils sont par leurs usures, un des plus grands obstacles à l’industrie des habitans et surtout au commerce dont ils se sont emparés presque exclusivement. Il y a peu de gens savants et habiles dans les différentes professions, ce qui fait que l’on passe facilement pour docteur dès qu’on a l’air de savoir quelque chose. Les riches et les pauvres désiraient ardament les Français lorsque nous y avons passé et certes, ils en avayent bien besoin ne fu~~s~~t-ce que pour les dégourdir et les policer un peu. Toutes les plaines de ce pays, presque toutes d’argile sablonneuse, sont très fertiles. Le bled qui y croît est très bon et meurit vite ~~Il le~~ mais le peuple est si paresseux que la moitié des terres reste~~nt~~ inculte~~s~~ et ils préfèrent jeter leur fumier dans la rivière plutôt que de se donner la peine de l’aller répandre dans leurs champs. L’industrie française ~~pourrait pénétrer dans ce pays~~ rendrait ce pais trop riche s’il ne devenait pas plus peuplé ~~il serait trop riche~~. Si quelque jour, Monsieur, ces mémoires tombent entre les mains d~~e quelque~~ un polonais, il ne sera pas fort content de moi, mais je ne trahirai pas la vérité pour lui plaire.

Revenons maintenant chez les dominicains où nous ne demeurâmes que jusqu’à Pâque, le gouvernement voulant faire porter par d’autres un fardeau qu’ils ne portaient que depuis trop longtems. Mais comme cette sortie fut accompagnée et suivie de circonstances toutes particulières, qui me conduiraient dans des détails plus long que ne le permettent les bornes ordinaires d’une lettre, et que celle-ci passe déjà l~~es bornes~~ celles que j’ai accoutume, je remettrai à vous en parler au premier courrier. Croyez-moi toujours en attendant votre…

Vingt-deuxième lettre

[128] J’avais présenté ma requette au Gouvernement à l’effet d’obtenir la permission de rester chez les religieux dominicains. J’en attendais la réponse qui devait venir de Vienne, lorsqu’on vint nous avertir de déloger, pour nous en aller dans une communauté de bernardins située à quelques lieues de Cracovie, sur la Vistule. Le supérieur de ce monastère vint même chez les Dominicains nous voir et prendre avec nous les arrangements nécessaires. Cet homme tout séculier dans son accoutrement, ses manières et ses propos ne m’inspira pas un grand désir d’aller dans sa maison et d’ailleurs j’avais pris mon parti : je voulais rester chez les Dominicains. Il s’agissait de savoir comment je réussirais et comment je viendrais à bout d’éviter de partir avec les autres. Déjà l’on m’avait assigné une chambre dans laquelle je m’étais réservé quelques petits objets relatifs à la médecine, le tout sans faire tort à notre pharmacie qui contenait bien des objets doubles ou qui ne pouvait être utiles qu’à moi et d’ailleurs je me proposais d’en donner par la suite une connaissance exacte. Mais je ne pouvais y rester sans m’exposer à être inquiété par le Gouvernement, si je n’avais au moins un consentement provisoire. Le moment du départ pressait et vous jugez, Monsieur, que je me trouvais fort embarrassé. Je pris conseil et l’on me dit de m’aller addresser au capitaine de la place qui seul pouvait prendre sur lui de me donner cette permission, mais que le tout était de le trouver dans le bon moment car s’il était yvre, ce qui lui arrivait souvent, je n’aurais de lui que des sotises. Je me hasardai et comme l’on ne devait partir que dans l’après-midi, je crus avoir assez de tems pour faire mon affaire dans la matinée. Je prévins le lever du soleil afin d’arriver chez le capitaine de bonne heure car il demeurait fort loin. On me fit attendre assez longtems. Enfin j’eus audience. Je lui exposai ma requette en deux mots : « Avez-vous, me dit-il, le consentement de votre supérieur ? Un bon soldat ne fait rien sans l’ordre de son capitaine. » Je lui répondis que mon supérieur ne s’y opposait pas. « Ce n’est pas assez, me dit-il, apportez-moi son consentement par écrit, sinon suivez les autres. » Jusque là j’avais les yeux obscurcis et je ne voyais pas l’incompétence de ma conduite, mais cette réponse du capitaine, que le Bon Dieu permit dans sa miséricorde, me fit rentrer en moi-même et au lieu de retourner chez les dominicains, je m’en fus aux capucins trouver le Père Colomban à qui je racontai tout ce que je roulais dans ma tête et ce qui venait de se passer. Je lui promis de ne point me séparer de mes frères, mais je lui demandai [129] en grâce de ne me point envoyer chez les bernardins : qu’autant que je pouvais en juger par le prieur qui nous était venu voir, je trouverais encore là de plus grands dangers qu’ailleurs. Il me le promit et me dit que je pouvais venir le trouver aux capucins, qu’il me garderait avec lui. Je fus au comble de ma joie et je m’empressai de retourner chez les dominicains où, sans perdre de tems, je retirai et emballai les petits objets que j’avais mis de côté, pour les emporter avec moi aux capucins et je me tins prêt à partir, ce que nous fîmes sur les deux heures, au grand contentement des Dominicains qui se trouvèrent déchargés d’un pesant fardeau. Cependant ils nous témoignèrent à notre départ beaucoup de sensibilité et comme nous avons été dans le cas de leur rendre sur la fin plusieurs petits services, ils ont fait tout ce qu’ils ont pu pour nous en témoigner leur reconnaissance, tellement que loin d’avoir à nous plaindre de la nourriture qu’ils nous donnaient, comme dans le commencement, ils nous ont donné souvent au-delà des choses qui nous étaient nécessaires et des mets plus recherchés et plus délicats que ceux que nous avions droit d’attendre d’après nos conventions.

Pendant que mes frères s’acheminaient vers le lieu de leur destination, je pris le chemin des Capucins où le Père Colomban me reçut avec toutes sortes de bontés. Le respect dont j’ai toujours été pénétré pour cet Ordre, la piété et la propreté qui régnaient dans leur maisons, m’avaient fait désirer depuis longtems d’y pouvoir demeurer et rien ne pouvait égaler mon contentement de m’y voir enfin placer, surtout dans un moment aussi orageux pour nous. Et comme d’ailleurs ma santé était encore bien délabrée, j’espérais pouvoir là me rétablir entièrement. Mais il est rare dans ce monde que les choses se succèdent toujours selon nos désirs. À trois lieue environs de Cracovie, il est une maison de religieux camaldules où l’on avait placé une division de nos frères. Le Père Colomban ayant appris que ~~leur sup~~ celui qui était chargé comme supérieur ~~n’apportait~~ ne s’acquittait point ~~le soin qu’il devait~~ fidèlement de ses devoirs, me pria de l’aller supplier. Il y avait à peine trois jours que je goûtais le bonheur de la paix et de la solitude, cet ordre me fut des plus pénibles. Je ne négligeai aucune des observations les plus propres à l’en détourner. En vain lui dis-je que le R.P. abbé ne serait pas content, que jamais il n’avait voulu se servir de moi et qu’il devait effectivement bien voir par la conduite que j’avais tenu et par la facilité avec laquelle je perdais la tête dans toutes les affaires un peu délicates [130] que je n’étais bon à rien et surtout que je n’étais nullement propre à la conduite des autres. « C’est, me dit-il, ce qui vous trompe. Vous ferez des sotises toute votre vie tant qu’il ne s’agira que de vous personellement. Mais si vous étiez chargé des autres, votre conduite serait bien différente. Depuis que je suis dans l’Ordre, le tems où j’ai été le plus content de moi-même a été celui que j’ai passé sous votre charitable direction et je voudrais avoir une communauté de 100 religieux à conduire, je vous la donnerais en ce moment. Le R.P. abbé en dira tout ce qu’il voudra, je vous l’ordonne. Allez où je vous envoie et que le Bon Dieu soit avec vous. Je suis sûr que vous y ferez du bien. » Je n’eus rien à répliquer. Une voiture m’attendait à la porte. Il me fallut partir, emportant avec moi quelques boëttes de pharmacie qui ne me quittaient jamais, pour le soulagement des malades.

Comme je n’avais jamais entendu parler des camaldules qui, je crois n’ont que très peu de maisons en France, je ne fus pas fâché de trouver l’occasion de m’instruire par moi-même de leur genre de vie. Ils vivent dans une solitude encore plus exacte que les Chartereux : leurs célulles étant batties séparément, sans être réunies par un cloître. Dans cette célulle, ils y ont tout ce qui leur est nécessaire, même une chappelle pourvue de tout ce qu’il faut pour dire la messe. Il ne se réunissent que pour ~~dire~~ chanter les louanges de Dieu et pour leurs assemblées capitulaires. Hors de cela ils sont toujours seuls. Autrefois ils préparaient eux-mêmes leur nourriture, mais les inconvéniens qui résultaient de cette pratique ont obligé à la leur porter toute préparée aux heures des repas. Ils ~~ont~~ vivent dans une abstinence continuelle et observent des jeûnes très rigoureux. Cependant ils ajoutent toujours dans les 24 h. quelque chose à leurs repas. Toute leur vie est partagée entre la prière, la lecture et le travail des mains. Ils sont très stricts sur l’article des femmes qui, selon leurs constitutions, ne doivent approcher de leur habitation qu’à un éloignement déterminé. Une fois l’année cependant on leur permet l’entrée de l’église, mais alors le lendemain les novices passent leur matinée à en laver le pavé~~e~~. La collection de leurs célulles dispersées s’appelle laure. Il y en a deux séparées qui contiennent chacune 20 à 24 célulles, l’une est pour les profès et l’autre pour les novices. Elles sont situées [131] sur une petite montagne ~~environnée~~ au milieu d’une sombre et antique forêt. Les arbres y périssent de viellesse. Outre le jardin attenant à chaque célulle, il y en a de très vastes et bien cultivés pour les besoins de la communauté. On y voit les plus belles plantations en toutes sortes d’arbres fruitiers. L’église est magnifique, presque toute en marbre, l’architecture en est très délicate et les ornemens de tous genres n’y sont pas épargnés. Un grand bâtiment destiné pour les hôtes fait face à une vaste cour qui, environée d’une balustre, forme une terrasse où les étrangers en respirant un air pur, trouvent encore l’avantage de jouir de tout ce qui peut contenter les yeux dans une vue aussi étendue qu’il est possible. Dans un quartier séparé, à quelques pas de l’église, se trouve un petit bâtiment uniquement destiné pour les infirmes. Un vaste corridor qui le traverse forme un espèce de cloître auquel aboutissent une cuisine, un réfectoire,une chambre d’exercices, un dortoir, et deux cabinets et au bout du corridor se trouve une chappelle. C’est dans ce petit monastère que je trouvai nos frères. Ils pouvaient être au nombre de 30, tant religieux qu’enfants. Ils avaient reçu l’acceuil le plus gratieux de la part du prieur qui, en leur laissant la liberté de vivre entièrement selon leurs usages, leur fournissai~~en~~t abondament toutes les graines et les légumes dont ils avaient besoin, donnai~~en~~t même de la bière et du poisson aux enfants. Il n’y avait que le pain dont ils étaient fort pauvres qu’ils ne pouvaient donner qu’*ad mensuram*[[4]](#footnote-4). Cette maison me parut un paradis terrestre en y entrant et je bénis le Bon Dieu de ce qu’il me fournissait les moyens de vivre en religieux, au moins pour quelques jours, dans cette charmante solitude. Rien en effet ne s’opposait à ce que nous y observions nos règles avec la plus scrupuleuse fidélité. Aussi ce fut là ce à quoi je m’appliquai pendant tout le tems que j’ai été commis à la garde de ce petit troupeau et je puis dire que les deux mois que j’ai passé dans cette maison ont été pendant mes 15 années de religion~~s~~ le seul tems où j’ai vraiment vécu en religieux, dans une retraite absolue du monde et uniquement occupé à remplir les devoirs de ma profession. La confiance d’ailleurs que mes frères me témoignèrent, la [132] facilité avec laquelle je les conduisais ~~ce petit troupeau que je voyais~~ le plaisir de les voir servir Dieu avec ferveur me remplissait des plus abondantes consolations. Les religieux de la maison me comblayent de toutes sortes de témoignages d’amitié, de confiance et même de respect. Il suffisait que je fisse paraître un désir pour quelque chose, on s’empressait de me l’accorder. Mais ~~j’étais singulièrement~~ je n’en usais qu’avec réserve ~~et je tâchais d’~~ je mettais toute mon application à être le moins à charge qu’il m’était possible. Je m’appliquais à rendre et à faire rendre par mes frères, à la maison tous les services qui dépendaient de nous. Par ce moyen loin de nous souffrir avec peine, ils ne purent voir sans douleur le moment de notre départ et si j’eusse voulu, il ne tenait qu’à moi, en faisant les démarches nécessaires, de me fixer dans leur maison. Ils m’y ont sollicité bien des fois. Notre bonheur ne fut pas ignoré du Père Colomban qui envoya plusieurs fois de nos frères nous visiter et qui, à chaque fois, s’en retournèrent édifiés et portant envie à notre sort.

Mais hélas ! Il n’y a malheureusement rien de stable en ce monde. Au moment où nous nous y attendions le moins, le R.P. abbé arriva à Cracovie. J’en eux aussitôt nouvelles et je ne fus pas longtems à le voir chez les camaldules où il vint nous visiter. Il parut assez content de m’y trouver. Je lui rendis compte de la manière dont nous étions traités dans cette maison et du genre de vie que nous y observions. Il me parla avec confiance de bien des choses. Nous nous étendîmes beaucoup sur l’affaire de Vienne, ce qui me donna occasion de lui parler de ce qui m’était arrivé avec la pharmacienne pour lui faire comprendre que les choses les moins conséquentes en apparence peuvent souvent avoir de grandes suites. Je l’avertis qu’il en recevrait peut-être encore des lettres, que j’en avais reçu moi-même depuis que nous étions à Cracovie. Il m’engagea d’écrire à la supérieure de la Visitation pour l’en prévenir et la prier d’y mettre ordre. Enfin après une conférence assez longue, il me quitta en me disant de me tenir prêt à partir au premier signal. Je l’engageai de tout mon pouvoir à saluer au moins le supérieur de la maison qui avait pour nous tant de bontés, mais il prétexta qu’il n’avait pas le tems et partit aussitôt. (C’est un des grands reproches que j’ai toujours eu à faire au R.P. abbé pendant tous nos voyages et en toutes circonstances de ne jamais ménager asser ceux à qui il avait les plus grandes obligations. Il s’est fait bien du tort par cette conduite.)

Le signal annoncé ne se fit pas longtems attendre. Deux à trois jours s’écoulèrent à peine qu’un de nos frères vint nous dire, de la part du R.P. que nous devions partir le lendemain de grand matin pour nous transporter avec nos bagages sur les bords de la Vistule au-delà de [133] la ville où nous trouverions les bateaux préparés pour notre embarquement. Je n’avais point de tems à perdre. Toute mon après-dîner se passa à faire emballer nos effets et à prendre, avec le prieur de la maison, les arrangemens nécessaires pour les transporter. Sur le soir je fus lui rendre visite dans sa célulle pour lui témoigner, tant en mon nom qu’au nom de tous mes frères, la reconnaissance dont nous étions pénétrés pour ses bienfaits. Mais peu content de ce que la charité lui avait fait faire pour nous, ce digne religieux voulut encore y ajouter en nous faisant donner deux sacs pleins de provisions de bouche pour notre voyage. Le lendemain de grand matin, après avoir célébré la sainte messe, nous partîmes, accompagnés du R.P. vicaire de la maison, homme très respectable et d’une singulière piété. Dans l’intention de s’édifier, il voulut être témoin de notre départ car, à en juger par la manière dont on nous pressait, il semblait qu’il n’y avait pas un seul instant à perdre, que nous aurions même peine d’arriver assez tôt et que le moment de notre arrivée aux bateaux serait celui du départ général. Mais quelle fut notre surprise lorsqu’ayant mis pied à terre dans un monastère de filles, située près de la porte de la ville, où je savais que logeaient nos religieuses, pendant qu’un grand nombre de nos frères réunis occupaient les bâtiments extérieurs, quelle fut, dis-je, ma surprise, lorsque demandant où était le R.P. abbé et si l’on allait partir, l’on me répondit que le R.P. confessait les religieuses, que pour le départ, il n’en était pas encore question, que l’on attendait des ordres et effectivement, je vis nos frères occupés à leurs travaux ordinaire et l’on n’avait ~~pas~~ encore commencé aucun préparatifs pour se mettre en marche. Je priai quelqu’un de lui aller dire que j’étais arrivé. Il ne tarda pas à ~~venir~~ venir. Il me fit presque des reproches de ce que je m’étais arrêté. Il me dit de remonter ~~sur la~~ aussitôt sur la voiture qui m’avait amenée pour conduire notre bagage jusqu’aux bateaux, dont il ne put nous indiquer l’endroit que très confusément, que mes frères pouvaient rester et que tous ne tarderaient pas à me suivre. Je voulus lui présenter le R.P. vicaire qui nous avait suivi, en rappellant en deux mots les obligations que nous avions à ces RR.PP., mais il était si préoccupé de mon départ qu’il parut à peine y faire quelqu’attention et ce bon religieux, qui s’était formé du R.P. la plus haute idée, se retira doucement dans la crainte de lui être à charge et bien surpris d’une conduite aussi extraordinaire à laquelle il n’avait certainement aucun [134] lieu de s’attendre. Pour moi, j’en ressentis une peine qu’il ne me serait guère possible d’exprimer, rien ne m’étant plus sensible que de voir manquer à la reconnaissance. Au reste, pour quiconque connaissaient le R.P., il n’y avait pas de quoi s’étonner car il était si accoutumé à être à charge aux autres et à en recevoir les secours dont il avait besoin, qu’il lui semblait qu’en les lui accordant, l’on ne faisait que son devoir. Il nous en donna sur le champ une preuve bien sensible car, après tout ce que nous avions reçu de la maison des camaldules, je ne crus pas devoir demander que le fermier qui s’était offert à nous conduire le fit gratis mais j’avais convenu avec lui d’une modique somme. Lorsqu’il fut question de lui proposer de nous voiturer nos effets jusqu’aux bateaux, il fallut entrer de nouveau en marché avec lui pour savoir d’abord s’il y consentait et ce qu’il exigeait de surplus. Le R.P. abbé s’en apperçut et ne put s’empêcher de me témoigner son mécontentement, en présence même du R.P. vicaire, de ce que je m’étais engagé à payer quelque chose, disant que ces Messieurs n’auraient pas dû regarder à une pareille bagatelle. Cependant comme le fermier qui, par cet incident, se trouvait dérouté dans ses projets de rentrer chez lui de bonne heure, nous menaçait de décharger tous nos effets et de s’en aller, le R.P. fut obligé de payer lui-même l’argent convenu et d’y ajouter ce que cet homme demandait pour sa journée. Cette scène me couvrit de honte. J’aurais voulu être partout ailleurs.

Il était environs 9 h. du matin lorsque nous prîmes la route de Cracovie, que nous laissâmes sur notre ~~droite~~ gauche. Puis, à force de tours et de détours, après nous être perdu plusieurs fois, demandant à chaque instant où étaient les bateaux des trappistes, dont personne ne paraissait avoir entendu parler, nous arrivâmes vers les 12 heures au lieu du rivage désigné et d’abord je cherchai des yeux avec avidité ces bateaux que l’on disait équipés et déjà tous disposés pour le départ, mais je ne vis devant moi que deux barques à moitié couvertes, dans lesquelles il n’y avait ni bancs ni tables ni cuisine, etc. J’interrogeai les ouvriers qui m’assurèrent que ces barques nous étaient destinées. Ma surprise était si grande que j’avais peine à les croire. Le bon religieux qui m’accompagnait ne pouvait revenir de son étonnement et peu s’en fallut que je ne sois retourné avec lui d’où je sortais pour n’en plus jamais sortir. Mais la crainte du scandale m’arrêta. Je fis contre mauvaise fortune [135] bon cœur et après avoir tendrement embrassé le R.P. vicaire qui se retira, payé de sa curiosité, car son grand désir était de nous voir tous partir, je fis décharger tout notre bagage sur la rive et m’étendant sur un coffre, je me livrai aux plus sinistres réflexions et certes si le R.P. voulut dans cette occasion me faire payer le bien-être que je venais d’éprouver, il y a certainement très bien réussi. Mais loin de moi toute supposition maligne de la part de mon supérieur. Non, il paraît clair que sa conduite n’a eu ici d’autre principe que l’économie. Nos bagages étaient tout chargés et pour éviter de les remanier et de payer un nouveau transport, il s’est mis fort peu en peine des désagrémens qu’il pourrait~~ent~~ occasioner à un religieux en l’obligeant à rester trois jours et trois nuits sur le bord d’une rivière, occupé à garder des pacquets. Il ne pensa même pas aux dangers auxquels il l’exposait. Heureusement le second jour je vis arriver nos frères de Kinti qui eurent le même sort que moi et qui, par leur compagnie, ne servirent pas peu à me consoler. Ils ne restèrent cependant pas tous sur le rivage, car plusieurs ennuïés furent à la ville se réunir au corps de la troupe. Pour moi je restai fidèlement à mon poste. Je vous demandrai, Monsieur, la permission d’y rester encore aujourd’huy jusqu’à ce que la communauté arrive pour le départ général. Croyez-moi toujours en attendant…

Vingt-troisième lettre

Trois jours s’étaient déjà écoulés. Les barques n’étaient pas encore tout à fait équipées lorsque, dès la pointe du jour, on vit approcher du rivage grand nombre de voitures chargées de coffres et de pacquets de toutes espèces. Comme nous nous trouvions tous réunis, notre bagage était considérable car, outre une quantité énorme de vieilles hardes dont nous ne pouvions cependant pas nous passer, nous portions avec nous de grandes caisses pleines de livres d’église et autres, dont le poids énorme nous faisait passer dans l’esprit du peuple pour avoir des trhésors. Nous avions de plus une quantité considérable d’objets concernant le service divin et outre cela, bien des choses tout à fait inutile, le supérieur ayant laissé à chacun la liberté d’emporter pour son emploi en outils, etc, ce qu’il croirait lui être nécessaire. J’avais pour mon employ de pharmacie seule trois grandes malles. On peut juger par là de l’énorme quantité de bagages qui fut déposé sur le rivage et placé dans les barques pour [136] y servir de bancs et de tables. Les religieux et les enfants ne tardèrent pas à suivre. Bientôt l’arrivée des religieuses ~~portées~~ traînées dans deux grandes calaiches fut annoncée par celle du R.P. abbé qui, dans un instant, fit placer tout son monde sur les barques pour le soustraire aux importunités d’une foule de peuple que la curiosité avait conduit sur le rivage. Dès que le capitaine de la place nous vit tous placés, il vint faire l’appel nominal de tous les individus pour s’assurer s’il n’en restait aucun dans le pays. Il n’y eut qu’un novice convers qui ne comparut pas à l’appel. (Ce jeune homme était un convers ex-trapiste, très inconstant qui n’avait pas encore fait vœux dans la réforme. Il retourna chez les récolets à Kenty. Il y resta fort longtems. Je l’ai revu depuis à Darfeld. Il était très misérable et fort embarassé de sa personne.) On voulut en rendre le R.P. responsable mais il répondit que les novices étaient libres, qu’il ne s’en rendait pas garant, qu’on pouvait le chercher, le prendre et en faire ce que l’on voudrait. Cette formalité remplie, le capitaine remit sa liste au commissaire chargé de nous accompagner, car nous en eûmes un constament jusqu’à notre arrivée en Russie. Ils veillaient à ce que personne de nous ne s’échappe et pourvoyaient de plus à notre sûreté. Ces messieurs ont toujours été très honnêtes à notre égard et nous ont rendu de grands services. Enfin tout étant terminé, lorsque nous étions sur le point de partir, vers les 12 heures, je m’entends appeller par le R.P. abbé qui me dit de répondre à deux des R.PP dominicains, envoyés de la part de leur prieur pour me souhaiter un bon voyage et me remercier de tous les services que j’avais rendu à leur maison. Tout trappiste que j’étais, je ne pus m’empêcher d’être flaté de leur démarche. J’y répondis le plus obligeament qu’il me fut possible et je reçus cette marque d’attention des mains de la divine Providence comme un petit dédomagement des désagrémens que je venais d’essuyer. Le R.P. ne recevait pas souvent pour lui de semblables messages.

Après avoir récité tous ensemble la prière des voyageurs, les premiers moments de notre embarquement se passèrent à reconnaître nos effets. Mais comme tout était en confusion, que l’on avait placé dans notre barque bien des choses qui appartenaient aux religieuses et vice-versa, nous remîmes à rétablir l’ordre à la première halte que nous ferions. Notre manière de voyager devint un peu différente. Nous n’étions plus sur le Danube dont toutes les rives sont bordées de villes ou de village, où nous trouvions abondament toutes les choses nécessaires à la vie. Nous étions sur la Vistule, fleuve qui roule ses eaux tranquilles dans une immense vallée pleine de sable. Les bors en sont très peu élevés, ce qui fait qu’à la moindre crue d’eau il se déborde, remplit toute la vallée et paraît alors comme une mer d’une étendue considérable. C’est pour cette raison que les habitations sont presque partout très éloignées du rivage, à peine même y apperçoit-on quelques arbres épars çà et là et dans les endroits les plus fertiles en apparence, le sable y est à peine couvert d’un peu d’herbe à [137] à demi brûlée par les ardeurs du soleil. Nous fûmes en conséquence dans la nécessité d’avoir sur nos barques toutes les choses nécessaires à la vie. L’on y avait pratiqué une cuisine où nous préparions notre nourriture. Il était très rare que nous couchions à terre. Nous ne descendions ordinairement que les jours de dimanche et de fêtes pour célébrer la sainte messe et souvent nous étions obligés de faire plus d’une demie heure de chemin pour gagner l’église. Nous nous arrêtions cependant de tems en tems pour donner du relâche aux nautonniers car ces gens avaient bien du mal. Il ne se passait pas de jours que nous n’engravions trois ou quatre fois et pour nous en retirer, ils étaient obligés de se mettre dans l’eau jusqu’à la ceinture. Je profitais des moments où l’on s’arrêtait pour me dégourdir de l’état d’inaction où nous étions habituellement en parcourant les sables et en observant les curiosités naturelles. J’y ai trouvé bien des plantes qui m’étaient inconnues et j’ai bien regrèté de ne m’être pas muni de livres propres à me les faire connaître ou de me trouver dépourvu des moyens propres pour les conserver. Les différentes natures de sable, de cailloux, etc, ne laissèrent pas de m’intéresser et je trouvais toujours trop courts les instans que je donnais à cette récréation. C’était ordinairement dans ces moments de halte que nous prennions nos repas. Notre nourriture ordinaire consistait en millet, bled, zarasin, grueau d’orge ou d’avoine. Nous avons aussi mangé souvent des œufs car on les avait presque pour rien dans les villages. ~~Du reste nous observions~~ où l’on avait soin de se ravitailler et de se fournir de pain dont nous faisions une grande consommation. Du reste nous observions sur nos bateaux les mêmes exercices et les mêmes régularités qu’au monastère, excepté que nous ne nous levions pas au milieu de la nuit pour réciter matines mais nous n’en dormions pas un quart d’heure de plus car nous nous couchions plus tard.

Je ne me souviens pas que pendant tout ce voyage qui a été au moins de trois semaines, il nous soit arrivé aucune avanture. Vers le milieu de notre route, en arrivant dans un gros endroit qui, si je ne me trompe, s’appelait Kazimières, nous fûmes joints par un détachement de nos frères du Piedmont. Ce pays étant menacé de la révolution, le supérieur instruit du succès du R.P. abbé et de ses espérances en Russie, avait proposé [138] à ses religieux de se détacher un certain nombre pour nous venir joindre et courrir fortune avec nous. Il s’en trouva douze bien déterminés qui, sous la conduite du Père Jean de la Croix, entreprirent le voyage. Il ~~y avait des~~ n’était pas sans dangers ~~à courrir~~ car il leur fallait passer au milieu de l’armée française pour venir habiter un climat bien opposé à celui du Piedmont. Il ne leur arriva cependant bien en route. Ils eurent même beaucoup à se louer de la conduite des officiers français à leur égard, mais il n’en fut pas de même du climat de la Russie qui leur donna presqu’à tous le coup de la mort. De 12 qu’ils étaient, en 4 ans il en est mort neuf et on en comprend facilement la raison, car vouloir que des italliens puissent vivre en Russie, c’est comme si l’on voulait que des arbres, pris dans une pépinière grasse et fertile, réussissent dans un terrein sec et pierreux.

J’aurais bien désiré, Monsieur, pouvoir vous dire quelque chose de particulier sur les différens endroits par où nous avons passé, mais comme je n’en connaissais aucun et qu’il ne m’était pas même permis d’en demander les noms, ils ont fait si peu d’impression sur mon esprit qu’à peine m’en reste-t-il aujourd’huy un léger souvenir. Or tout en voyageant ainsi nous arrivâmes à l’endroit où la Vistule avoisine le plus la Lithuanie. Ce fut là que nous débarquâmes dans un endroit où nous n’apperçûmes aucune apparence de ville ou de village. On se mit en devoir de vider entièrement les barques et de déposer tout le bagage sur le rivage, lorsque j’entendis le R.P. abbé s’écrier qu’on l’avait volé. On fit de grandes perquisitions. Il voulut attaquer les batteliers et les rendre responsables du larcin. Mais après bien des paroles, je crois que tout a abouti pour cette fois comme dans un grand nombre d’autres, à ce qu’il a été dupe du peu de soin qu’il prend ordinairement de ses affaires. Il en était au bateau comme partout ailleurs : son argent et ses papiers étaient toute la journée et toute la nuit sur sa table et le premier venu, pendant les nuits et les méridiennes, pouvait facilement s’en accomoder. Nous attendîmes une demie journée sur le rivage jusqu’à ce que le cellérier qui avait pris le devant, vint nous chercher avec des voitures. On nous conduisit à deux ou trois lieues de là dans un village assez considérable où l’on nous donna pour logement une grange immense bien battie qui aurait pu contenir un régiment tout entier. Nous y passâmes au moins dix jours. C’était dans le tems de la fête du Très-Saint-Sacrement. Nous fûmes à l’église et nous assistâmes à la procession. De ma vie, je n’ai jamais rien vu et entendu ~~rien~~ de plus burlesque que les [139] cérémonies et la musique de ces bonnes gens. Nous eûmes tout le tems de nous ennuyer dans cette habitation, pendant que le R.P. abbé agissait fortement pour trouver les moyens de nous faire voiturer, car il fallait désormais toujours voyager par terre et nous n’avions à nous ni chevaux ni voitures, qu’un attelage de deux chevaux entiers à nos frères du Piedmont qui faillirent en plusieurs occasions à nous mettre dans de grands embarras. Comme nous étions toujours accompagnés d’un commissaire du Gouvernement, il fit en sorte d’obtenir par son moyen que nous serions voiturés par covées. Dans ce pays, tous les gens du peuple sont comme esclaves. Ils reçoivent de leur seigneur leur maison et une petite portion de terre à cultiver, à charge de devoir par semaines tant de journées pour ledit seigneur et le reste de leur tems est à eux. Quoiqu’ils soient très pauvres, si la plupart voulaient mettre à profit le tems qu’on leur laisse pour faire valoir leurs possessions, ils pourraient vivre très à leur aise, mais non, ils ne remplissent que malgré eux et à coups de fouets les journées qu’ils doivent et ils passent le reste de leur tems à boire et à dormir. S’ils ensemencent leur petit quartier de terre, la récolte en est presque toujours engagée d’avance à quelque Juif qui leur donne dessus ce qu’il veut ~~de boisson~~ d’eau-de-vie, etc...

Vous jugez, Monsieur, que de pareils messagers ne doivent pas être montés de chevaux bien vigoureux et que les vaches et bœufs qu servent à leur labourage ne doivent pas être en fort bon état. Ce fut cependant par leur moyen que nous fûmes voiturés jusqu’au lieu de notre destination. Encore si ces gens nourrissaient un peu leurs bêtes, on en pourrait encore tirer quelques services, mais lorsqu’ils vont ainsi en corvée, jamais ils ne prennent avec eux ni foin ni avoine. Ils s’arrêtent seulement deux à trois fois dans le jour et lâchant leurs bêtes attachées deux à deux, dans de grands et vastes marais couverts de joncs, de mousses et de roseaux et ces pauvres animeaux sont si affamés qu’ils dévorent tout cela avec une avidité incroyable. Lorsqu’il s’agit de les rassembler, l’on est quelque fois obligé d’attendre un tems considérable, ce qui ajoute beaucoup à la lenteur de la marche, dans un pays où les chemins sont si sabloneux que les roues des voitures sont souvent enfoncées jusqu’à l’essieux. Mais ce qui me fit une véritable peine, ce fut de voir que l’on forçait ces pauvres malheureux de prendre sur leurs voitures des charges évidament hors de la portée de leurs montures, qu’on les maltraitait lorsqu’ils se plaignaient. J’en ai vu dont le bœuf ou la vache tombèrent morts d’épuisement et de fatigue au milieu du chemin, que l’on accabla encore d’injures et de coups de bâton. Ils recevaient tout cela le chapeau à la main, sans [140] oser répondre une seule parole. Je vous avoue que si l’eusse pu les aller venger, je l’eusse fait bien volontier. Une pareille inhumanité me mettait hors de moi-même.

Le jour où nous devions quitter notre grange étant arrivé, nous vîmes défiler devant nous un grand nombre de voitures et de chariots, tous attelés comme je viens de vous le dire. On se mit à les charger et comme nous étions beaucoup de monde, la chose fut bientôt faite. Puis les uns à pied, les autres montés sur les pacquets et les infirmes dans de méchantes voitures, nous partîmes sur les dix heures du matin pour nous rapprocher de la Vistule que nous devions passer dans des barques. Quoi qu’à l’endroit destiné pour le passage, le lit de ce fleuve soit beaucoup plus resserré, il ne laissait pas cependant d’être encore assez large pour exiger au moins un quart d’heure de trajet. Le nombre de nos voitures était au moins de cinquante, il en pouvait passer deux à trois par voyages et si nous eussions eu des chevaux forts et vigoureux, la chose eut encore été assez vite, mais les pauvres bêtes n’étaient pas capables de faire les efforts nécessaires pour faire entrer les voitures dans le barque. On avait beau les exciter par des cris et les assomer de coups, on était obligé de les y porter par la force du levier, ce qui ne se faisait pas en un instant. Il était une heure après midi lorsque nous commençâmes cette grande opération. Elle n’était pas encore terminée à 8 h. du soir et il en restait encore à passer le lendemain matin.

Si j’avais pu receuillir, Monsieur, ce qui est arrivé de particulier à chacun de nous dans cette circonstance, j’aurais, je crois, une collection d'anecdotes assez intéressantes. Vous en jugerez par ce qui m’est arrivé à moi-même. J’étais monté sur un mauvais avant-train, avec deux enfants malades et un vieux frère convers infirme. Notre attelage consistait en deux petits chevaux maigres, dont vous n’eussiez pas voulu pour le prix de leurs peaux. Il était environs 7 h. du soir lorsqu’on se mit en devoir de nous faire passer. On y réussit, mais ce ne fut pas sans peine. Tout ce que nos chevaux purent faire fut, avec beaucoup d’efforts, de nous sortir du barque et de remonter la rive qui à cet endroit n’était cependant pas fort élevée. Ils jurèrent alors, malgré les coups et les imprécations du voiturier, qu’ils n’iraient pas plus loin. J’avais mis pied à terre avec le bon frère convers, pour les soulager, celui-ci me dit qu’il allait toujours s’avancer et que nous le rejoindrions facilement. Je le laissai faire mais il se trompa dans son calcul car il ne nous fut pas possible d’avancer un seul pas. Le voiturier, voyant que ses chevaux ne voulaient pas marcher, sans s’émouvoir, s’étendit sous la voiture et se mit à dormir. Ses pauvres bêtes n’avaient pas mangé une poignée de foin depuis le matin, lui-même n’avait [141] pas un seul morceau de pain pour vivre. Tout cela ne parrut ni l’inquiéter ni le troubler et en peu de tems je l’entendis ronfler comme s’il se fut endormi après le meilleur dîner. Je n’étais pas aussi tranquille que lui, voyant que nous allions être obligés de passer la nuit à la belle étoile et fort heureusement il faisait beau. Je commençai à m’inquiéter de ce qui pourrait arriver à notre bon vieux convers qui m’a dit depuis avoir passé toute la nuit au pied d’un arbre, en se recommandant au Bon Dieu, à la sainte Vierge et aux saints. Mais comme toutes mes inquiétudes n’aboutissaient à rien, je crus devoir m’occuper des deux enfants qui étaient dans la voiture, qui n’avaient rien pris depuis fort longtems. On ne voyait déjà plus clair. Je battis le briquet et à l’aide d’une bougie, je leur distribuai un peu de pain et de fromage que j’avais eu soin de prendre et lorsqu’ils furent suffisament rassasiés, je partageai le reste entre moi et le voiturier qui ne savait comment me témoigner sa reconnaissance. Comme on entendait encore du monde de loin j’espérais qu’il pourrait passer quelqu’un qui nous tirerait d’embarras. En conséquence, je voulus m’arranger de manière à ne pas m’endormir. Après avoir bien enveloppés les deux enfants dans une couverture pour les garantir du froid, je m’assis après d’eux dans la voiture et tenant la bougie alumée d’une main et un livre de l’autre, je voulus m’occuper à lire, mais j’étais si harrassé de fatigue que le someil me prit malgré moi. La bougie continuant à brûler mit bientôt le feu à mon mouchoir et à mon livre et m’éveillant en sursault, ne sachant où j’étais, effrayé par les flammes qui m’environaient, j’étais comme un homme hors de lui-même et il me serait difficile de rendre l’impression que fit sur moi cet accident. Cependant je me reconnus et je n’eus que le tems de me jetter en bas de la voiture pour étouffer le feu qui gagnait toujours. J’en vins heureusement à bout et je rendis aussitôt à Dieu mille actions de grâces d’avoir échapé à un si grand danger car s’il eut fait du vent et qu’avant que je me fusse éveillé, le feu eut gagné les deux enfants, nous eussions courru tous les trois le risque d’être brûlés dans la voiture, sans pouvoir nous sauver.

À la pointe du jour nos chevaux qui n’avaient pas mangé depuis 24 heures et qui étaient resté attelés toute la nuit, ne se trouvèrent pas plus en état de marcher. Heureusement que sur les quatre heures, le commissaire vint à passer pour aller voir sur le rivage s’il y était encore resté quelqu’un. Nous ayant demandé ce que nous faisions là, nous lui exposâmes notre situation. Il y parut sensible et nous procura deux chevaux qui nous conduisirent promptement au lieu du rendez-vous général.

[142] Or ce lieu était une grange et dans tout ce pays nous n’avons jamais eu d’autre logement. On n’y ~~trouve~~ rencontre pas une seule auberge. Ce ne sont que de mauvais cabarets malpropres, tenus par les juifs, qui consistent en une grande chambre et une grande écurie. On n’y trouve pour vivre que du mauvais pain en petite quantité, quelques œufs, du lait caillé et de la bière qu’ils vendent fort cher. Le foin en proportion coûte plus cher que la nourriture. Nous fûmes donc obligés pour pouvoir subsister pendant le cours de ce voyage, de faire toujours marcher en avant le cellérier, suivi des cuisiniers avec leur batterie de cuisine. Ils achetaient en arrivant tout ce qu’ils pouvaient trouver, ils choisissaient un lieu propre pour établir leur marmite et lorsque tout le monde était réuni, l’on prenait son repas assis sur le gazon ou dans quelque grange, lorsque le tems ne le permettait pas et c’était toujours dans les granges que nous couchions. Personne n’en était excepté, les religieuses elles-mêmes. Cependant comme la poussière de la paille m’incommodait, il m’arrivait souvent de passer la nuit dans une voiture ou étendu sur un banc dans la chambre du cabaret, ainsi à moins que nous n’ayons rencontré quelque château considérable, nous n’avons jamais eu d’autre auberge dans toute la Pologne.

J’arrivai donc dans la grange, lieu du rendez-vous général, vers les 7 h. du matin. J’y trouvai tout dans le plus grand désordre : les uns dormaient, les autres mangeaient, ceux-ci reconnaissaient leurs bagages, ceux-là priaient, et la plus grande partie errants çà et là, s’ennuyaient. En abordant le R.P. je lui contai notre avanture et lui demandai des nouvelles de notre frère convers. « On ne l’a pas vu, me dit-il. Il se sera sans doute égaré. C’est votre faute. Il faut sans perdre de tems que vous retourniez sur vos pas pour le chercher. » J’eus beau employer toute ma réthorique pour lui faire sentir toute l’inutilité de cette démarche, à peine me laissa-t-il le tems de prendre un morceau de pain, puis m’ayant fait procurer une voiture par une dame du pays, il me fallut partir pour chercher le bon frère partout où je le pourrais trouver. Je remontai jusqu’à la Vistule en prenant des chemins différens. Je parcourus les bois en criant de tous côtés à pleine gorge, je m’arrêtais en toutes les maisons pour m’informer si l’on n’avait pas vu celui que je cherchais. J’interrogeais tous les passans. Je le recommandais dans les villages. Enfin, vers les 2 h. après-midi, voyant que nous nous fatiguions inutilement, ayant fait ce que l’obéissance exigeait de moi, je revins à la grange où je trouvai les chariots attelés [143] et chargés et toute la communauté sur son départ. J’aurais eu bien besoin de repos et plus encore d’un bon repas, mais il fallut me contenter de manger à la hâte un morceau de pain bis avec un peu de lait caillé, puis montant en voiture, je me mis de nouveau en route avec les autres.

Vous êtes sans doute surpris, Monsieur, comment la faiblesse de mon tempérament pouvait s’accomoder de tout ceci. Je puis vous dire cependant que dans toutes ces avantures ce n’est pas ce qui m’a coûté le plus car grâce à Dieu je me portais assez bien, mais les peines et les tracasseries d’esprit ont été pour moi un exercice continuel. Heureux si cette circonstance eux été la dernière où ma patience fut mise à l’épreuve. Ce qui me consolait cependant c’est que je n’étais pas le seul et que tous ceux qui avaient tant soit peu de bon sens avaient dix fois par jour souvent autant à souffrir que moi. Quoi qu’il ne nous reste que peu de chemin à faire pour arriver dans la Russie polonaise, ~~cependant~~ vous me permetterez cependant d’en rester là aujourd’huy. Croyez-moi toujours dans les sentiments, etc…

Vingt-quatrième lettre

Notre route, Monsieur, était dirigée vers Térespol, petite ville frontière de la Russie polonaise. Si j’en juge par la carte, le chemin que nous avions à faire ne laissait pas encore d’être fort long. Combien de tems y avons-nous mis ? C’est ce ~~que~~ dont il ne me reste aucun souvenir. Tout ce que je sais, c’est qu’obligés de changer de voitures et par conséquent de charger et décharger tous les jours, attellés toujours de la même manière, ayant à parcourir des chemins affreux, tantôt en traversant d’immenses forêts pleines de trous où nos voitures versaient les unes après les autres, tantôt de vastes plaines remplies d’un sable mouvant d’où nous ne pouvions faire sortir les roues ~~de nos voitures~~ qu’à force de bras. D’autrefois ayant à passer dans des marais fangeux dont les chemins étaient jochés ~~d’arb~~ de branches d’arbres pour empêcher les voitures de s’embourber, etc, tout ce que je sais, dis-je, c’est qu’avec de tels embargots nous ne pouvions aller bien vite et que nous eûmes du mal au-delà de toute expression. Pour moi c’est la partie de notre voyage où j’en ai eu le plus car un soir que nous étions arrêtés dans un de ces superbes et immenses châteaux, restes de l’aristocratie polonaise et qui semblent n’avoir été élevés que pour écraser les humbles et simples habitations des meilleurs particuliers, arriva ~~sur le soir~~ le Père Urbain avec quelques uns de ses frères pour se joindre à nous. Sa première destination avait été au partage qui fut fait avant d’arriver à [144] Vienne, d’aller en Bohême. Mais il parraît qu’il n’y resta pas longtems. Le désir de tenter fortune lui fit prendre, avec l’agrément sans doute du R.P. abbé, la route de la Prusse. Il y fut mal reçu lui et ses compagnons et quelque chose qu’il ait pu faire, il n’a ~~reçu~~ éprouvé partout que de mauvais traitement. Leur santé était dans le plus grand délabrement et de six qu’ils étaient, trois étaient frappés à mort. Le R.P. abbé me les remit entre les mains. Il eut fallu au moins séjourner quelques jours, mais on ne ralentit pas la marche un seul instant. Ce qui me donna ~~pendant la route~~ un surcroît d’ouvrage qui était au-dessus de mes forces car ~~à chaque~~ outre les soins qu’ils exigeaient dans la route, il me fallait à chaque fois que l’on descendait, les coucher, leur préparer moi-même ce qui leur était nécessaire, soit pour la nourriture, soit pour les remèdes qui étaient compatibles avec le voyage. Je n’avais le tems ni de manger ni de dormir. Me voyant prêt à succomber, je demandai un aide qui me fut accordé et avec ce petit secours je pus, non sans beaucoup de ~~peine~~ difficultés, terminer ce pénible voyage, qui, s’il fut tel pour moi, ne le fut pas moins pour tous les autres.

Nous arrivâmes enfin, vers le milieu de juin, à Térespol. Le R.P. abbé descendit au corps de garde. Il y resta un tems fort considérable pendant lequel nous attendîmes patiamant à la porte. En étant sortis, il remonta en voiture et la garde nous conduisit dans un vaste ~~château~~ et antique château, environé de fossés, pleins d’une eau croupissante et du fond desquels le sifflement des crapauds et le croacement des grenouilles ne cessait de se faire entendre le jour et la nuit. Heureusement nous n’y étions qu’en passant, mais nous y restâmes encore assez pour en ressentir toutes les incommodités. Comme j’avais assez d’ouvrage avec mes infirmes dont le nombre était fort considérable, je ne m’occupai guère du reste de la communauté. Je ne négligeai rien pour leur rétablissement et si je n’eus pas le bonheur de leur sauver à tous la vie, j’eus au moins la consolation de la prolonger à plusieurs qui, quoi qu’évidament en danger, ne laissèrent pas cependant de faire le voyage entièrement avec nous et revinrent mourir en Allemagne. Comme nous étions arrivés au terme de nos fatigues, au moins en apparence et que nous nous trouvions tous réunis, le R.P. abbé crut que l’occasion était favorable de faire un discours à la communauté capable de ranimer les esprits et les exciter à la reconnaissance et surtout à reprendre les exercices de la vie religieuse avec une nouvelle ferveur. C’était à lui seul qu’il appartenait de remplir cette tâche. Dans toute autre bouche que la sienne, les paroles les plus énergiques ne pouvaient être que bien faibles. Cependant ses nombreuses occupations ne lui permettant pas de prendre le tems nécessaire pour s’y préparer, il avait jetté les yeux sur moi lorsque nous débarquâmes de la Vistule et m’avait (imposé ?) l’obligation de m’en occuper. [145] dans les moments que je pourrais avoir de libre. Les représentations eussent été inutiles. Je me soumis à l’ordre quoi que je sentisse bien et mon incapacité et l’espèce d’impossibilité. Tant bien que mal mon discours se trouva terminé lorsque nous fûmes à Térespol mais il m’était impossible de l’apprendre. Je lui en fis la lecture, après laquelle il voulut que je me transporte au chapitre pour le lire moi-même à toute la communauté assemblée. Après avoir exposé tous les dangers que nous avions courru et fait sentir combien nous étions redevables à la divine Providence d’avoir pu conserver notre état et de nous trouver tous réunis, je faisais voir que le seul moyen de nous acquitter envers Dieu était de profiter de la grâce qu’il nous faisait en nous accordant un azile pour le servir à l’avenir avec plus de fidélité de régularité et de ferveur. Que n’ai-je prévu alors tout ce qui est arrivé depuis, j’eusse certainement parlé bien différament ou plutôt j’aurais gardé le silence et rien n’eut été capable de me le faire rompre.

La communauté passa environs huit jours dans ce château, ~~vaquant à~~ occupée de ses exercices ordinaires et se reposant un peu de ses fatigues, pendant que le R.P. abbé s’~~occupait fortement~~ pensait sérieusement à nous placer, en attendant que l’empereur le fit d’une manière définitive. Outre un nombre considérable de religieux et d’enfants, il avait encore une communauté nombreuse de religieuses accompagnée de petites filles qui n’étaient pas pour lui les moins embarassantes. J’ai toujours ignoré par quelle voix il se fit toujours assigner provisoirement des maisons religieuses qui comme ~~en Russie~~ à Cracovie eurent ordre de nous loger et de pourvoir même à notre subsistance. Quoiqu’il en soit, les religieux furent divisés en deux bandes ayant chacune partie égale des enfants. L’une fut destinée pour aller à 15 à 20 lieues de là habiter dans un monastère de chartreux, l’autre à six à sept lieues environs dans un monastère de bernardins cistertiens de la dernière réforme et les religieuses furent toutes placées à Breck dans deux communautés de filles, sous la direction de Mr l’abbé Fay qui avait ramené de Léopold la division qui lui était confiée, pour se joindre ~~au corps~~ avec les autres et partager leur sort. En conséquence de ce partage, il fallut aussi procéder à la division égale de tous les livres, hardes et effets que nous avions, ce qui s’exécuta encore assez promptement et nous nous trouvâmes bientôt prêts à nous rendre au lieu qui nous était [146] désigné. Comme ceux qui devaient aller cher les chartreux avaient plus de chemin à faire, ils partirent les premiers et depuis ce jour, jusqu’à ce qu’ils vinrent nous rejoindre, je n’ai plus entendu parlé d’eux. Pour nous, n’ayant que peu de chemin à faire, nous ne partîmes guère que vers les 10 heures du matin. Notre bande était d’un tiers plus nombreuse que l’autre parce que le R.P. se proposait de la diviser et d’ailleurs moi y étant, tous les infirmes s’y trouvaient aussi et nous en avions un bon nombre. Un de nos enfants était à toute extrémité et deux autres poitrinaires dans la plus grand danger. La prudence eut exigé qu’on différa au moins leur départ, pour les conduire plus doucement et plus commodément, mais le R.P. ne voulut point entendre raison sur ce point. Il me sollicita de leur donner quelque chose pour les empêcher de trop sentir leurs douleurs, ce que je ne pus m’empêcher de faire à l’égard de l’enfant qui souffrait des douleurs de tête si attroces au moindre mouvement, qu’il poussait des hurlements plutôt que des cris. J’assoupis ses douleurs par quelques gouttes de laudanum, en avertissant cependant le R.P. que ce moyen pourrait très bien, conjointement avec le voyage, abréger ses jours.

Il était environs cinq heures du soir lorsque nous arrivâmes à Vitrice, nom de l’abbaye où nous devions loger. Le R.P. abbé ne nous y avait pas suivi, étant resté pour pourvoir à ses religieuses qui seules l’occupaient plus que toute sa communauté. Nous trouvâmes toutes les portes du monastère fermées et les religieux à leurs fenêtres avaient l’air de se moquer de nous. Cependant les chariots arrivaient à chaque instant les uns sur les autres, la cour en fut bientôt remplie et personne ne faisait mine de nous ouvrir. Les religieux, parlant polonais, affectaient de ne pas nous comprendre. Nous n’avions pas de commissaire avec nous pour faire exécuter les ordres que l’on avait sans doute donné à ces messieurs car il est probable qu’on ne nous envoyat pas ainsi sans les prévenir et nous nous trouvions dans le plus grand embarras et moi en particulier car le petit dont j’ai parlé était prêt à rendre les derniers soupirs. Un des poitrinaires, attaqué d’un dévoiment continuel, venait de laisser aller sous lui tous ses excréments, l’autre placé dans la même voiture était prêt [147] à tomber en deffaillance par l’effet de l’odeur insupportable qui résultait de cet accident. Voyant que rien n’avançait et que notre supérieur n’osait pas porter la parole à ces Messieurs, je pris avec moi un de mes frères et me transportant du côté de la porte intérieure du monastère, je demandai à parler au prieur qui ne tarda pas à venir avec deux ou trois de ces religieux. Alors je lui dit en latin que j’ignorais s’il avait ou non reçu des ordres pour nous donner l’hospitalité ou quelles étaient les raisons qu’il pouvait avoir pour s’y refuser, qu’en me présentant devant lui je ne venais pas pour exiger de lui ce qu’il était peut-être bien fondé à ne pas nous accorder, qu’il pouvait n’avoir aucun égard pour ce grand nombre qu’il voyait sous ses fenêtres qui se portaient bien, mais que je le conjurais, par la charité chrétienne, de ne point rejetter Jésus Christ dans la personne de trois ou quatre malades dont l’un était à toute extrémité et les autres dans le plus grand danger, que comme chirurgien, j’étais chargé de leur procurer les secours dont ils avaient besoin et que c’était ce qui m’avait inspiré la hardiesse de le venir trouver, espérant tout de sa bonté et de sa religion. Il ne me répondit que peu de mots en balbutiant et donna ordre ~~aussitôt~~ que l’on nous ouvrit la porte de la maison abbatiale qui était le lieu ~~qui nous était~~ que l’on nous avait destiné.

Aussitôt, sans s’informer à qui le R.P. bornait sa charité, chacun se mit en devoir de descendre des voitures. Les chariots furent déchargés en un instant et toutes les places du bâtiment se trouvèrent occupés. J’avais cependant eu soin d’y entrer auparavant et de me réserver une chambre pour mes malades. Lorsque nous y voulûmes transporter notre petit moribond, il expira entre nos mains. Les autres me donnèrent plus d’embarras, mais enfin, avec l’aide de mes frères, je ~~vins~~ serais venu à bout de tout encore assez facilement et assez promptement sans un incident auquel je ne m’attendais pas. On vint me dire qu’un des élèves, arrivant sur une des dernières voitures, venait de se casser la jambe en ~~passant~~ se laissant prendre imprudemment le pied dans les rayons de la roue. Je me contentai de terminer à la hâte auprès de mes infirmes pour voler au secours de ce malheureux. Jamais je n’avais vu de fracture de ma vie et encore moins en avoir remise. Il me fallut donc opérer pour la première fois. La fracture était complète, mais elle n’était pas compliquée et en y mettant le tems et en prenant les précautions nécessaires j’eus le bonheur de très bien réussir. Cette opération [148] heureusement terminée, je revins à mes autres malades qui se trouvaient tous avoir grand besoin de prendre quelque chose. La communauté s’était jetée sur une petite quantité d’une nourriture grossière qu’on lui avait ~~accommodée~~ présentée et n’était pas encore à moitié rassasiée lorsque je vins demander quelque chose pour mes malades mais je ne trouvai absolument plus rien. Il me fallut de nouveau présenter requette au prieur qui me fit faire une souppe dont tous mangèrent selo leur besoin. Pour moi qui étais harrassé et qui mourait de faim, il fallut me contenter sur les 9 h. du soir d’un morceau de pain sec et d’un peu de fromage. Nous jugeâmes par ce prélude que nous ne serions pas fort bien dans cette maison et de fait nous n’avons été nulle part aussi mal. Comme nous vîmes qu’ils étaient décidés à ne pas nous nourrir, nous fîmes un accord avec eux en vertu duquel ils se chargeraient de nous fournir le pain, leur vaisselle et leur foyer avec la permission d’entrer chez eux pour préparer nous-même notre nourriture. Ils y consentirent mais ils réglèrent notre pitance d’un mauvais pain de seigle mal moulu, à une si modique quantité que nous fûmes encore obligés de nous en fournir nous-mêmes. Du reste nous ne vivions que de millet et de bled zarasin et nous faisions la souppe avec des feuilles de chicorée sauvage. La seule douceur que nous avions de tems en tems, c’était du lait caillé (La chaleur de ce pays est si considérable que le lait n’est pas tiré de deux heures qu’il est caillé. À peine peut-on en séparer un peu de crème dont on fait de mauvais beurre. Le reste se mange aussitôt ou bien on le presse dans des nouets de linges que l’on suspend au soleil. Il y devient sec et dur comme une pierre et c’est ce qui fait le fromage dont les pauvres se nourrissent en hyver en le faisant tremper longtems dans l’eau chaude.) que l’on nous donnait par charité ou que nous achetions à vil prix. On nous donnait aussi quelques fois des espèces de fromages blancs faits dans le pays qui sont si durs qu’on ne peut les rompre qu’à coups de marteau. La nécessité seule nous forçait quelque fois d’en manger. Nos pauvres infirmes eurent aussi beaucoup à souffrir car, outre que la maison ne leur fournissait presque rien, il fallait tout faire venir de la ville éloignée de trois à quatre lieux. Tous les adoucissements que nous pûmes leur donner se bornèrent à quelques œufs ~~et~~ un peu de riz et du pain plus blanc. Quoiqu’il nous fut expressément défendu de donner du poisson à manger à nos malades, je crus cependant que la nécessité ne connaissait point de loi. Les voyant dégoûtés des œufs et du riz, j’obtins du prieur de la maison la permission de m’amuser à pêcher dans un petit étang où ils ne croyaient pas qu’il y eut du poisson et chaque jours j’en rapportais deux à trois livres de tanches dont je régalais mes malades. (Le R.P. abbé à son retour l’ayant appris, me gronda et me défendit de continuer.)

Cependant le R.P. vint nous visiter. Il passa 24 h. avec nous et ne fut pas mieux traité que nous. Il nous exhorta beaucoup à la patience dans le chapitre qu’il nous tint et nous dit qu’il avait mandé notre arrivée à l’empereur, qu’il en attendait incessament réponse et que d’après ses promesses, elles ne pouvaient être que satisfaisantes. Cependant qu’il se croyait obligé de nous faire connaître [148 bis] lui-même la voie que Sa Majesté avait pris pour nous placer, de peur que plusieurs d’entre nous venant à l’apprendre par d’autres, n’en eussent de la peine. Il nous dit donc qu’il y avait dans ce pays comme en France un grand nombre de monastère très riches, réduits à un très petit nombre de sujet, que l’empereur était résolu d’en réunir et d’en supprimer beaucoup mais qu’il trouvait un moyen de les laisser subsister en leur assignant sur leurs revenus de quoi vivre honnêtement et en nous donnant le reste en propre pour notre subsistance. Nous devions être principal propriétaire de la maison et les religieux étaient relégués ou dans la mense abbatiale ou dans quelque corps de logis séparé, que c’était ainsi que nos frères d’Orcha étaient placés, que nous ne devions pas avoir la moindre inquiétude de conscience sur cet ~~mode~~ arrangement puisque, loin de nuir à ces religieux, nous leur étions encore utiles ~~puisque~~ attendu que sans nous ils seraient supprimés. Comme il n’est point d’usage que personne prenne la parole dans nos chapitres, tout le monde écouta en silence mais on n’en pensait pas moins et cette conduite de l’empereur à l’égard des religieux de son royaume, qui approchait beaucoup de celle que l’on avait tenue en France et qui était regardée comme illégitime, surtout sans l’intervention du Souverain Pontife, nous répugnait beaucoup. Enfin il finit par nous dire qu’il allait à Orcha visiter nos frères, que là il aurait infailliblement des nouvelles de l’empereur et qu’il nous en instruirait à son retour, ~~et~~ il se recommanda à nos prières et disparut.

Pendant notre séjour dans cette maison, il ne s’y passa rien de fort considérable. J’étais obligé d’en sortir souvent pour aller à Bresch visiter nos sœurs, parmi lesquelles il y eut un grand nombre de malade. Comme ce pays n’est pas fort abondant en hommes savants, ma petite science me valut bientôt le titre de docteur. Je fus consulté et appellé de tous les côtés et ces consultations ne laissaient pas de nous être fort utiles, en nous procurant quelques roubles, d’autres fois du pain et autres denrées. Bientôt les Messieurs de la maison, qui d’abord s’étaient moqués de mon titre de chirurgien, virent que je savais quelque chose. Ils eurent recours à moi. Je rendis des services dans la maison. J’en devins l’amis. L’on commença à faire meilleure mine à nos frères. Je tâchai de profiter de la bonne disposition où l’on était à notre égard pour procurer quelques secours à nos pauvres infirmes. Pour la communauté, son sort ne s’améliora pas beaucoup et au vrai, la chose n’était pas trop possible vu notre grand nombre et le peu d’aisance de la maison car elle [149] n’était vraiment pas riche. Avant la dernière révolution de la Pologne, c’était une abbaye opulente mais à cette époque, après avoir décapité l’abbé qui fut le dernier, on s’empara de la plus grande partie des biens du bénéfice et les religieux, conduits par un prieur, se trouvèrent réduits à une très modique subistance. Ils ont, à la vérité, par leur économie accru de beaucoup leurs possessions mais, outre que les terres sont de peu de valeur, le défaut de bras et d’industrie en diminue de beaucoup le produit. Le seigle, le millet, le sarasin; le bled de mays y meurissent assez ordinairement bien, quoique la végétation ne soit guère que de trois mois. Il y croît même de très beaux haricots et qui parviennent à une parfaite maturité. La maison n’était alors composée que de six religieux et deux novices profès. Ils sont sous la dépendance de l’évêque et obligés d’exercer le ministère. Ils remplissent les fonctions curiales, mais comme cela ne suffit pas pour les occuper tous, ils tombent nécessairement dans tous les inconvéniens et les défauts où conduit le désœuvrement. Cette maison cependant est une des plus régulières que j’ai vu car on y garde une clauture exacte, on n’y sort que deux fois la semaine pour aller promener ensemble. Si la bière et le vin ne se buvaient qu’au réfectoire, on n’aurait rien à leur reprocher car ils y sont très sobres. Ils se lèvent régulièrement à deux heures de la nuit pour chanter l’office et les autres heures de la journées sont toutes séparées, tellement que si leur bréviaire n’eut pas été en quelque chose différent du nôtre, nous nous serions joins à eux dans tous leurs offices. Nous ne laissions cependant pas d’aller toujours à l’église pour les chanter ~~nos offices~~. Nous avions soin seulement de choisir des heures différentes des leurs. Ils usent de la viande par dispense selon qu’il est maintenant usage dans tout l’Ordre, pour ceux qui ne sont pas de la Stricte Observance de Cîteaux. Notre genre de vie leur parut d’abord un peu raide, mais venant à l’approfondir et à le comparer avec celui de nos Pères, ils ne purent s’empêcher de nous dire : « *Vere estis Cistercienses* : Vous êtes de vrais cisterciens. » Un des deux novices désirai~~en~~t ardemment passer parmi nous et si le R.P. abbé s’y était pris comme il faut dans cette maison, je n’aurais pas été surpris de voir tous les religieux embrasser notre réforme. C’eût été là une manière de nous établir bien précieuse et qui, sans être à charge à personne, nous eut procuré une subsistance honnête car nous eussions, par notre travail, doublé les revenus du monastère qui déjà étaient bien suffisans pour nous faire vivre et nous entretenir comme trappistes mais il avait bien [150] d’autres projets en tête auxquels, certes nous ne nous attendions pas.

Prenez, je vous prie, Monsieur, encore un peu de patience , il ne tardera pas à revenir d’Orcha et il nous en instruira lui-même. Je demeure toujours en attendant, votre tout dévoué serviteur.

1. Toute mon âme est en moi. [↑](#footnote-ref-1)
2. Leur souvenir a disparu avec leur vie (Ps 9,8, *eorum* au lieu de *illus*). [↑](#footnote-ref-2)
3. Si des ordres impossibles sont donnés (RB 68, 1). [↑](#footnote-ref-3)
4. Avec mesure. [↑](#footnote-ref-4)